

Eschyle

Tragédies
complètes

Les Suppliantes, Les Perses,
Les Sept contre Thèbes,
Prométhée enchaîné,
Orestie

Préface

de Pierre Vidal-Naquet

Présentation, traduction et notes

de Paul Mazon

Gallimard

Cette traduction a été publiée par la Société d'édition Les Belles Lettres dans la collection des Universités de France, sous le patronage de l'Association Guillaume Budé.

© *Les Belles Lettres, 1921 et 1925*
pour la traduction française.
© *Édition Gallimard, 1982 pour la préface.*

ESCHYLE, LE PASSÉ ET LE PRÉSENT

À la mémoire de Kostas Papaioannou.

I. Les ensembles

En 405 avant Jésus-Christ, peu après la mort d'Euripide et celle de Sophocle, Aristophane représenta Dionysos se rendant aux Enfers, accompagné d'un chœur de grenouilles pour y ramener le premier des poètes tragiques. Le débat, l'agôn, s'instaure entre Eschyle et Euripide, Sophocle restant à l'arrière-plan, mais obtenant la seconde place. Débat plus complexe qu'il n'y paraît: Aristophane donne la victoire à Eschyle et outrage copieusement Euripide, mais c'est ce dernier poète qui est présent presque dans chacun de ses vers, et ce goût littéraire d'Aristophane sera aussi celui du IV^e siècle et de l'époque hellénistico-romaine.

Eschyle, Sophocle, Euripide. Cet ordre canonique, celui de l'âge: les Anciens aimaient à dire, en forçant un peu les dates, qu'au moment de Salamine (480), Eschyle (né vers 525) combattait, que Sophocle (né en 496 ou 495) chantait le péan et qu'Euripide (né vers 485) naissait, cet ordre canonique n'est donc pas une

création des Modernes et Aristophane a été entendu. Au siècle suivant Lycurgue fit voter une loi qui « ordonnait d'exécuter en bronze des effigies des poètes Eschyle, Sophocle et Euripide et de transcrire leurs tragédies pour en conserver aux archives la copie dont le secrétaire de la cité devait donner lecture aux acteurs avec défense d'en modifier le texte à la représentation¹ ». C'est là un type d'honneurs comparable à ceux que la cité accorde, à la fin de l'époque classique et à l'époque hellénistique, à ses bienfaiteurs (évergètes). Il ne s'ensuit pas obligatoirement que la triade ainsi constituée se retrouve partout. On constate avec surprise, par exemple, qu'elle n'existe pas, à proprement parler, dans La Poétique d'Aristote dont l'influence se fit sentir pendant des siècles. Le seul chapitre où les trois tragiques soient cités ensemble mentionne aussi Agathon (fin du v^e siècle), bien connu par le rôle qu'il joue dans Le Banquet de Platon. Euripide est de loin l'auteur le plus cité, tandis qu'Eschyle ne l'est pas plus qu'Agathon et qu'Aristote mentionne encore de nombreux tragiques dont il ne reste rien.

En 264 avant Jésus-Christ, dans la cité de Paros dans les Cyclades, on fit graver sur marbre une chronique de l'histoire grecque, essentiellement athénienne, depuis l'avènement de Cécrops, placé en 1581, jusqu'à l'archontat de Diognète à Athènes (264). Les dates que nous dirions « culturelles » y sont nombreuses. Si l'on excepte Thespis, créateur de la tragédie, les seuls tragiques mentionnés sont les trois poètes majeurs. La première victoire d'Euripide au concours tragique (442) est mentionnée immédiatement après la mort d'Eschyle (456) et celle de Sophocle (405), tout de suite après celle d'Euripide (406), ce qui est évidemment moins surprenant. Sur le terrain de la diffusion cultu-

1. Pseudo-Plutarque, Vie de Lycurgue, 15.

relle, la statistique des papyrus littéraires montre que, si Euripide l'emporte et de loin, ce sont bien les trois grands tragiques qui restent à peu près les seuls à être vraiment répandus.

Cet ensemble nous a donc été imposé. Dans quelle mesure est-il naturel ? Sophocle a rivalisé avec Eschyle et Euripide avec Sophocle, mais ils n'étaient pas seuls en cause. L'imitation, la mimésis de poète en poète, est une des lois de la littérature grecque. Impossible, par exemple, de lire l'Électre d'Euripide et celle de Sophocle, sans les référer l'une à l'autre et les rapprocher des Choéphores d'Eschyle. Les Phéniciennes d'Euripide constituent la première « lecture », comme on dit, des Sept contre Thèbes. Mais Eschyle lui-même n'est pas un commencement absolu, et je ne fais pas seulement allusion à un personnage plus ou moins légendaire comme Thespis. Le premier vers des Perses (472) renvoie au premier vers des Phéniciennes de Phrynichos (476) dont nous ne connaissons guère que ce début, mais dont « les vieux airs sidoniens, doux comme le miel¹ », sont demeurés célèbres — c'est encore Aristophane qui nous l'apprend — tout au long du v^e siècle. Un ensemble à quatre termes, non à trois, n'aurait pas été inconcevable.

Quoi qu'il en soit, et par des chemins variés, ces trois tragiques sont devenus des classiques, s'il est vrai que le classicisme, c'est la possibilité, voire l'obligation de la répétition. La transformation est accomplie pour les trois poètes à la fin de leur siècle. Elle a pu, dans le cas d'Eschyle, débiter très tôt. L'auteur, anonyme, de la Vie d'Eschyle, œuvre médiocre qui nous est parvenue avec une partie de la tradition manuscrite, nous apprend que les Athéniens « ont tant aimé Eschyle qu'après sa mort ils décidèrent que quiconque

1. Aristophane, *Les Guêpes*, 219-220.

voudrait représenter les œuvres d'Eschyle obtiendrait de la cité un chœur». C'était là faire concourir un mort et lui donner une indiscutable prime. Nous savons aussi que *Les Perses*, un an après la représentation d'Athènes (472), ont été rejoués en Sicile.

Cet ensemble à trois, la postérité plus lointaine l'a, le plus souvent, respecté, bien que chaque époque ait eu sa préférence¹, et il faut bien admettre qu'il s'adapte merveilleusement à toute sorte de constructions, à la dialectique hégélienne, par exemple, qui fait évoluer les arts du « symbolique » avec « excès du fond sur la forme » au « romantique » avec « excès de la forme sur le fond », en passant par l'équilibre classique. Quels écrivains mieux qu'Eschyle, Sophocle et Euripide, pouvaient illustrer ce schéma? Hegel oublia, du reste, de s'en apercevoir.

Mais devons-nous, nous, maintenir les tragiques entre eux? Introduisons donc, tout en demeurant dans la sphère du théâtre, le comique. Aristophane n'est pas seulement le lecteur et le commentateur ironique des trois poètes, il nous oblige aussi à nous rappeler que leurs « trilogies » — une seule a subsisté, l'*Orestie* d'Eschyle — se terminaient par un « drame satyrique », genre intermédiaire assez proche de la comédie, et qu'Eschyle maniait aussi bien que lui — nous le savons par de rares fragments — la plaisanterie phallique.

Mais on peut aussi refuser cet ensemble et en constituer d'autres, en restant dans l'Antiquité, ou en en sortant. Eschyle peut être lu, comme il l'a proba-

1. Voir l'étude récente de Thomas G. Rosenmeyer, dans le livre dirigé par Moses I. Finley, *The Legacy of Greece*, Oxford University Press, 1981, pp. 120-154. On aura une idée de l'immensité et de la complexité de la tradition eschyléenne en feuilletant la *Bibliographie historique et critique d'Eschyle et de la tragédie grecque, 1518-1974*, établie par André Wartelle, Les Belles Lettres, 1978.

blement voulu, dans son rapport à Homère et à Hésiode. Il peut être lu en confrontation avec les lyriques ses contemporains, Pindare et Bacchylide, avec les philosophes du *v^e* siècle, Héraclide, Empédocle, Parménide. On peut lire aussi les tragiques en les associant aux historiens : le parallèle Eschyle-Hérodote s'impose à tout lecteur des *Perses* et l'on a parfois tenté d'expliquer Thucydide à l'aide d'Eschyle.

Veut-on un exemple de ces lectures croisées ? Dans *Les Grenouilles*, Dionysos consulte Eschyle et Euripide sur l'opportunité de rappeler à Athènes Alcibiade, le célèbre et parfois populaire aventurier. Euripide se prononce contre. « Et toi, quel est ton avis ? » demande le dieu à Eschyle : « Surtout de n'aller pas nourrir un lion dans une cité, sinon, une fois élevé, il faut se prêter à ses façons ! » Allusion évidente à un chœur célèbre de l'*Agamemnon* : « C'est ainsi qu'un homme a, dans sa maison, nourri un lionceau, tout jeune privé du lait de sa mère, et dans ses premiers jours l'a vu, plein de douceur, caresser les enfants, amuser les vieillards, plus d'une fois même rester dans ses bras, comme un nouveau-né, joyeux et flattant la main à laquelle sa faim le fait obéir. Mais, avec le temps, il révèle l'âme qu'il doit à sa naissance... » Quand, au début de ce siècle, dans un livre célèbre¹, F. M. Cornford voulut montrer que l'histoire selon Thucydide restait prisonnière d'un schéma tragique, il mit l'accent sur le personnage d'Alcibiade et intitula le chapitre qu'il lui consacra « le petit du lion ». Cette analyse, dira-t-on, à supposer qu'elle soit correcte, ne jette aucune lumière sur Eschyle. Est-ce absolument sûr ? Aristophane était un meilleur lecteur d'Eschyle que bien des critiques contemporains. Quel est le sens de la méta-

1. *Thucydides Mythistoricus*, Londres, 1907, réimpr., Greenwood, New York, 1969.

phore du lionceau ? Qui est ce « prêtre d'Até [divinité de la vengeance], envoyé par le Ciel, qu'a nourri la maison » ? La strophe est placée entre une évocation de « Pâris aux funèbres amours », qui avait été accueilli à Sparte et viola l'hospitalité de Ménélas, et une autre d'Hélène, « fleur de désir qui enivre les cœurs ». Tous deux engendrent le malheur à Troie. Mais le lion, la démonstration en a été faite de façon écrasante¹, est aussi le personnage grandi au sein de la cité et devenu non un roi mais un tyran, c'est-à-dire Agamemnon lui-même. Et par là est posé tout le problème du statut du héros tragique face à la cité qui le projette et le rejette. Est-il sûr qu'Aristophane et Thucydide ne nous aient pas aidé à comprendre cela ?

Quitterons-nous les arts de la parole et de l'écrit ? C'est là s'aventurer sur un terrain difficile. Il y a des peintres de vases, par exemple, qui ont pu être influencés par la représentation de l'Orestie, mais cela ne nous autorise pas à transposer dans la peinture le langage de la tragédie. Les rythmes d'évolution ne sont pas les mêmes. D'instinct on rapprocherait le premier des tragiques du plus grand des peintres de vases à figures noires, Exékias, mais le peintre est antérieur, d'un bon demi-siècle, au poète. Reste à nous souvenir, parfois, de contemporanéités qui pourraient avoir un sens. Rapprocher la scène centrale des Sept contre Thèbes et un fronton sculpté, est-ce fatalement absurde² ? Eschyle lui-même dans cette scène et, ailleurs, se réfère au répertoire des artisans, sculpteurs et bronziers.

Mais devons-nous même rester dans le monde grec ?

En 1864 Victor Hugo présente dans un livre tout entier une nouvelle traduction de Shakespeare, œuvre

1. Bernard M. W. Knox, « The Lion in the House », *Classical Philology*, 47 (1957), pp. 17-25.

2. Cf. Pierre Vidal-Naquet, « Les boucliers des héros », *Annali del seminario di studi del mondo classico* (Naples), 1979, pp. 95-118.

de son fils François-Victor. Il y dresse une courte liste de génies qui précèdent et annoncent Shakespeare, étant sous-entendu que Shakespeare précède et annonce Victor Hugo. Ce sont : Homère, Job, Eschyle, Isaïe, Ézéchiel, Lucrèce, Juvénal, Tacite, saint Jean, saint Paul, Dante, Rabelais et Cervantès : le monde hébraïque (encore que Job soit pris pour un Arabe), le monde grec et, mieux représentés, les Latins, les débuts du christianisme, l'Occident médiéval et renaissant. À l'échelle du monde, le secteur représenté est limité. Victor Hugo s'en explique. Il existe, par exemple en Extrême-Orient ou dans les pays germaniques, de « vastes œuvres collectives » qui ne sont pas le legs de génies individuels : « Les poèmes de l'Inde en particulier ont l'ampleur sinistre du possible rêvé par la démence ou raconté par le songe. » Eschyle est mis en parallèle et en opposition avec Job : « Eschyle, illuminé par la divination inconsciente du génie, sans se douter qu'il a derrière lui, dans l'Orient, la résignation de Job, la complète à son insu par la révolte de Prométhée ; de sorte que la leçon sera entière, et que le genre humain, à qui Job n'enseignait que le devoir, sentira dans Prométhée poindre le droit¹. » Pure absurdité écrite à un moment où les orientalistes eux-mêmes ignoraient qu'effectivement le livre de Job, qui date d'après l'exil, est grossièrement contemporain de l'œuvre d'Eschyle. Voici pourtant ce qu'écrivait récemment un grand historien contemporain : « Confucius, le Bouddha, Zoroastre, Isaïe, Héraclite — ou Eschyle. Cette liste aurait probablement intrigué mon grand-père et les hommes de sa génération. Aujourd'hui elle a un sens et ce fait symbolise le changement de nos perspectives historiques... Ces hommes ne se sont pas connus les

¹ 1. Victor Hugo, *William Shakespeare*, in *Œuvres*, éd. Jean Massin, XII, Club Français du Livre, 1969, pp. 189 et 174.

uns les autres... Cependant nous sentons que nous avons découvert maintenant un dénominateur commun qui fait que tous, ils nous concernent¹... » Ce quelque chose qui nous concerne est une même réflexion sur les rapports entre la justice des hommes et celle des dieux. Insérer Eschyle dans cet ensemble dépasse l'ambition de cette présentation, il fallait tout de même rappeler qu'il existe.

II. Démocratie tragique

Eschyle né vers 525 a environ dix-huit ans lors de la grande réforme de Clisthène qui déboucha sur la démocratie. Présent à Marathon (490), à Salamine (480), il est contemporain des conflits qui opposent après les guerres médiques les démocrates guidés par Éphialte, assassiné en 461, puis Périclès à leurs adversaires dont le chef le plus représentatif fut Cimon fils de Miltiade. Quand Eschyle meurt, à Géla en Sicile, en 456, Cimon qui a été ostracisé en 461 vient peut-être d'être autorisé à regagner Athènes en guerre contre Lacédémone, mais il s'en faut que le conflit fondamental soit réglé. Une étape importante a été la réforme d'Éphialte (462) qui a privé l'Aréopage de son rôle de conseil, « gardien des lois », pour le limiter dans ses attributs judiciaires. C'est la Boulè, conseil tiré au sort, qui est désormais, à côté de l'assemblée populaire, le seul organe délibératif à fonction politique.

Comment Eschyle vécut-il cette transformation, comment vota-t-il à l'assemblée, dans quel camp se situa-t-il ? Nous ne le savons pas. Plus exactement nous n'avons que deux indications extérieures à son

1. Arnaldo Momigliano, *Essays in Ancient and Modern Historiography*, Oxford, Blackwell, 1977, p. 9.

théâtre. En 472, son « chorège », c'est-à-dire le riche Athénien qui finance la tétralogie dont la seconde pièce, seule conservée, est *Les Perses*, est Périclès alors âgé d'environ vingt ans. De même en 476, Thémistocle avait été le chorège de Phrynichos. Ce choix peut indiquer que le poète est alors dans le camp démocrate. Mais, inversement, selon Pausanias (I, 14, 5), « Eschyle, lorsqu'il sentit l'approche de la fin, lui qui avait gagné tant de gloire par sa poésie et qui avait combattu sur mer à l'Artémision et à Salamine, oublia tout cela et écrivit simplement son nom, son patronyme et le nom de sa cité, ajoutant qu'il attestait comme témoins de sa valeur la baie de Marathon et les Mèdes qui y avaient débarqué ». Nous possédons effectivement le texte d'une épitaphe qui est peut-être celui qu'avait dicté Eschyle, alors en Sicile, et que les gens de Géla firent graver sur sa tombe: « Ce mémorial renferme Eschyle fils d'Euphorion, athénien, mort dans Géla riche en froment. Le Mède à longue chevelure et la baie célèbre de Marathon savent ce que fut sa valeur. » Mentionner Marathon, ignorer Salamine peut être considéré comme un choix idéologique, celui de la république des hoplites contre celle, beaucoup plus nombreuse, des marins. Mais en admettant que tel fut le choix individuel d'Eschyle à la fin de sa vie, cela ne nous donne que peu d'information sur ce que disent ses œuvres, décalées du reste par rapport aux choix quotidiens. Le final de l'Orestie qui glorifie le rôle judiciaire de l'Aréopage a pu être interprété et comme une apologie d'Éphialte et comme une critique d'Éphialte.

On peut suivre presque année après année les choix politiques d'Euripide. Sophocle fut stratège aux côtés de Périclès et siégea à la fin de sa vie dans une commission qui joua un rôle préparatoire dans le coup

d'État de 411, mais la cité dont il parle n'est ni celle des démocrates, ni celle des oligarques. Ses œuvres conservées se dispersent sur plusieurs dizaines d'années. Il n'en est pas de même pour Eschyle : on a cru jadis que Les Suppliantes étaient presque contemporaines de l'avènement de la démocratie, on sait aujourd'hui, par la découverte d'un papyrus, qu'elles doivent être datées de 464. De fait les sept tragédies qui subsistent d'une œuvre immense : quatre-vingt-dix tragédies, une vingtaine de drames satyriques, sont groupées en un très court espace de temps : 472 Les Perses, 467 les Sept, 458 la trilogie de l'Orestie. Seul le Prométhée n'est pas daté mais est tenu pour postérieur aux Sept, quelques-uns disent même à l'Orestie, certains contestant, à tort, son authenticité.

Impossible donc d'oublier qu'à l'arrière-plan se situait l'action de ce personnage largement occulté : le réformateur Éphialte, à coup sûr un des créateurs de la démocratie athénienne. Mais rien ne nous permet de dire si Eschyle se plaça dans son camp. Le problème, à vrai dire, se pose autrement.

La tragédie est une des formes d'identification de la cité nouvelle, démocratique ; opposant l'acteur au chœur — c'est Eschyle qui introduit un deuxième acteur —, elle va chercher, dans le lointain du mythe, le prince devenu tyran, elle le projette et le met en question, représente ses fautes, ses choix erronés qui le conduisent à la catastrophe. Dans Les Perses, le héros n'est pas un prince grec disparu depuis longtemps, mais un roi perse toujours de ce monde. Mais les autres pièces de la trilogie mettent également en scène l'aveuglement royal. L'espace barbare tient la même fonction que le temps grec. Racine saura s'en souvenir quand il préfacera Bajazet.

J'ai dit une des formes ; il en est d'autres, fort diffé-

rentes : l'oraison funèbre par exemple qui montre au contraire une cité exemplairement unifiée¹.

Mais, si le prince, sans être le tyran, est parent du tyran², le chœur n'est pas le peuple, et notamment pas le peuple en arme. Composé de déesses (Prométhée), de Furies (Les Euménides), de femmes, voire de captives (les Sept, Les Suppliantes, Les Choéphores), de vieillards (Les Perses, Agamemnon), le chœur n'est pas qualifié pour incarner la cité combattante ou pacifique. Impossible dialogue politique que celui d'Étéocle, chef unique et souverain, et des femmes de Thèbes. « Va, écoute des femmes, si dur qu'il te soit de le faire », disent celles-ci au héros qui a choisi la septième porte et par conséquent l'affrontement fratricide. Dans une cité démocratique le conseil propose, l'assemblée décide par un vote, les magistrats exécutent les décisions. Et les magistrats et les conseillers font partie de l'assemblée. La décision tragique est prise par le héros, répétition d'une décision antérieure qui s'inscrit elle-même dans la longue durée : celle des Atrides ou celle des Labdacides. La faute d'Agamemnon date-t-elle de sa décision de fouler le tapis, réservé aux dieux, que lui tend Clytemnestre, du sacrifice d'Iphigénie, du crime d'Atrée, ou de la destruction sanglante de Troie ? La faute d'Étéocle répète celle d'Édipe, celle de Laïos³. Leurs choix s'inscrivent donc dans un temps qui n'est pas celui de la cité. Mais le chœur ne décide pas. Seul

1. Voir Nicole Loraux, *L'Invention d'Athènes*, La Haye, Berlin, Paris, Mouton, 1981.

2. Voir Diego Lanza, *Il Tiranno e il suo pubblico*, Turin, Einaudi, 1977.

3. On comparera cette cascade de crimes avec ce que dit Richard Marienstras du monde de Shakespeare : « la violence sociale poursuit mécaniquement son cours dévastateur : à un premier meurtre (à une première infraction) succède un second meurtre qui doit venger le premier, un troisième qui doit venger le second. La spirale va s'élargissant... », *Le Proche et le Lointain*, Éditions de Minuit, 1981, p. 15.

celui des Suppliantes est en quelque sorte partie à l'action. Il a pris, avant le début de la pièce, la décision collective de refuser le mariage. Les femmes de ce chœur sont dans la tragédie. Dans l'Agamemnon, le chœur des vieillards exerce bien la fonction de conseil, mais, au moment du meurtre, il montre de façon presque caricaturale son impuissance. Chaque choreute opine tour à tour et, lorsque le coryphée conclut, c'est pour dire : « Ma voix donne du moins le nombre [plus exactement la majorité] à cet avis : savoir exactement le sort fait à l'Atride. » Quand à la fin des Sept, qui n'est peut-être pas tout entière d'Eschyle, la cité se divise en deux camps opposés, ce sont des femmes, Antigone et Ismène, qui sont à la tête des deux factions.

Le peuple n'est pas présent sur la scène. Sa place est sur les gradins du théâtre. Est-il représenté ? Il l'est par des figurants muets au début des Sept et c'est à ces figurants qu'Étéocle lance son apostrophe initiale : « Peuple de Cadmos [plus exactement : Citoyens de la cité de Cadmos], il doit dire ce que l'heure exige, le chef qui, tout à sa besogne, au gouvernail de la cité, tient la barre en main... » Les Danaïdes, qui forment le chœur des Suppliantes, exigent du roi d'Argos qu'il prenne tout seul la décision de les accueillir. Démocrate, Pélasgos refuse et s'en réfère à l'assemblée du peuple. Celle-ci vote un décret qui accorde aux jeunes filles le statut de métèque. C'est même à l'occasion de ce vote que pour la première fois, dans les textes que nous possédons, le mot démos (peuple) a été rapproché du verbe kratein (commander). Mais l'assemblée est racontée, elle n'est pas représentée sur la scène ou sur l'orchestra.

Dans Les Euménides, les juges qui décideront du sort d'Oreste et qui votent effectivement sont, eux aussi, des figurants muets. Seule Athéna parle et vote tout à la fois. Son suffrage entraîne l'absolution d'Oreste. La

citée est ici représentée par sa déesse éponyme. Tels sont les déplacements qui marquent la démocratie tragique.

III. Les dieux et les hommes

Dans une tragédie comme Les Bacchantes d'Euripide (406), l'insertion dans le monde des hommes d'un dieu déguisé comme Dionysos, son inquiétante proximité est le moteur du tragique. Dans les pièces de Sophocle, temps des dieux et temps des hommes sont séparés, mais c'est le premier qui rend compte, en dernière analyse, du second. Le sens des oracles se modifie peu à peu pour aboutir à la transparence finale. Les apparitions des dieux sont rares : Athéna au début de l'Ajax, Héraclès divinisé à la fin du Philoctète.

Chez Eschyle, l'interférence entre monde divin et monde humain est permanente. Les deux univers se reflètent l'un l'autre. Il n'y a pas de conflit humain qui ne traduise un conflit entre les forces divines. Il n'y a pas de tragédie humaine qui ne soit aussi une tragédie divine.

Il ne s'agit pas d'un « pas encore ». Il ne s'agit pas de croire qu'Eschyle vit dans un monde primitif qui ne parviendrait pas à conceptualiser le rapport de l'homme aux dieux, de l'homme à la nature. La domination de Zeus, la transcendance de Zeus, le triomphe final de Zeus sont à l'horizon de toute l'œuvre d'Eschyle, de même qu'ils seront à l'horizon de l'œuvre de Sophocle. Mais le Zeus de Sophocle est hors de l'histoire, le Zeus d'Eschyle a une histoire, comme celui d'Hésiode, une histoire à laquelle il met un terme.

« Un dieu fut grand jadis, débordant d'une audace prête à tous les combats : quelque jour on ne dira plus

qu'il a seulement existé. Un autre vint ensuite qui trouva son vainqueur et sa fin. Mais l'homme qui, de toute son âme, célébrera le nom triomphant de Zeus aura la sagesse suprême. » Telle est la lignée des Ouranides : Ouranos, Cronos, Zeus dans l'Agamemnon. Mais une autre histoire aurait été possible. Le Prométhée est une tragédie dans le monde des dieux. Zeus est tyran et Prométhée esclave, mais un esclave maître du temps, capable d'imposer à Zeus cette répétition dans le crime qui caractérise les Atrides et les Labdacides : hier Cronos contre Ouranos, puis Zeus contre Cronos ; demain le fils de Zeus contre son père. Dans cette étonnante tragédie, Kratos, la Domination, le Pouvoir, apparaît sur scène aux côtés de Bia, la Violence, la Force.

Dans l'Orestie le conflit des jeunes dieux politiques contre les vieilles divinités du sang scande la trilogie au même titre que l'affrontement entre la lignée d'Agamemnon et Clytemnestre. Bien des modernes ont été sur ce plan victimes de l'illusion historique que leur a dispensée Eschyle. Ils ont cru, vraiment, que cette opposition exprimait une mutation, qu'Eschyle dramatisait le passage d'une religion tellurique et naturaliste à une religion civique, du matriarcat au patriarcat, du clan à la cité¹. Il ne s'agit pas d'histoire mais d'une dramatisation du présent.

Les hommes sont à la recherche des signes. L'univers relatif qui est le leur est celui de la Persuasion, Peithô. Mais s'agit-il de la « Persuasion sainte », qu'évoque Athéna dans le final des Euménides « qui donne à [sa] parole sa magique douceur » et qui transforme les Érinyes en Euménides, ou s'agit-il de cette « Persuasion traîtresse » qu'invoque le Coryphée dans Les Choé-

1. Cf. George Thomson, *Aeschylus and Athens*, Londres, Lawrence et Wishart, 1941, nombreuses rééditions.

phores et qui conduit Clytemnestre à la mort, comme elle avait aidé à tuer Agamemnon ? Ce sont encore des signes que s'efforce de déchiffrer et de renverser Étéocle en écoutant le messager décrire l'un après l'autre les boucliers des Sept contre Thèbes, ces signes qui constituent peu à peu pour nous un ensemble que nous pouvons déchiffrer, plus complètement que ne le fait Étéocle, ces signes qui expriment en fin de compte le triomphe de Zeus, le salut de la cité, la mort des deux rois-frères.

Signes encore : les rêves, jamais tout à fait transparents. Signes aussi, enfin, les présages. Ainsi, au début de l'Agamemnon, le rappel de celui qui marqua le départ pour la Troade :

« Deux rois des oiseaux apparus aux rois des nefs, l'un tout noir, l'autre au dos blanc. Ils apparurent près du palais, du côté du bras qui brandit la lance, perchés bien en vue, en train de dévorer, avec toute sa portée, une base pleine, frustrée des chances d'une dernière course. » Calchas le devin donne un début d'explication : les deux aigles sont les Atrides et ils s'empareront de Troie, mais en violant les règles de la chasse, en tuant des animaux innocents contrairement aux règles fixées par Artémis maîtresse de la nature sauvage, ils vont déchaîner la tempête. Qui est la base pleine ? À la fois Troie et Iphigénie, sacrifiée par son père, les enfants innocents du festin offert à Thyeste par Atrée. Cette polysémie, cette surdétermination des présages est caractéristique d'Eschyle. Mais le réseau des images, des métaphores s'ajoute au réseau des présages. Les Atrides sont « représentés » par des aigles, animaux des hauteurs, ils sont comparés à des vautours, oiseaux d'en bas, rapaces dévoreurs de cadavres : « Terribles, ils criaient la guerre du fond de leur cœur irrité, semblables aux vautours qui, éperdus du deuil de leur couvée, tournaient au-dessus de l'aire, battant l'espace à grands

battements d'ailes, frustrés de la peine prise à garder leurs petits au nid.» Ne cherchons pas dans l'œuvre d'Eschyle à séparer la poésie du sens tragique. Ils sont une seule et même dimension du texte. Entre la métaphore et le présage, l'image et le signe venus des dieux, il y a continuité, comme si les lions ou les aigles des apparitions ou des comparaisons bondissaient tout d'un coup sur la scène. Cette continuité est peut-être l'aspect le plus étonnant de l'art d'Eschyle.

Entre l'obscurité humaine et le monde divin qui n'est pas celui de la transparence, il n'y a pas que le rêve, le présage et l'image, il y a un intermédiaire que sont les devins et les prophètes. Ici encore, entre l'interprète du songe métaphorique et le personnage à statut de devin, il n'y a pas de solution de continuité. Au début des Choéphores c'est le souvenir du crime de Clytemnestre, ou, si l'on veut, le remords qui est appelé « prophète » (plus exactement interprète des rêves) : « En un trop clair langage, auquel se dressent les cheveux, le prophète qui, dans cette demeure, parle par la voix des songes, soufflant la vengeance du fond du sommeil, en pleine nuit, au cœur du palais, proclamant son oracle en un cri d'épouvante, lourdement vient de s'abattre sur les chambres des femmes. Et, interprétant ces songes, des hommes dont la voix a les dieux pour garants ont proclamé que, sous terre, les morts àprement se plaignent et s'irritent contre leurs meurtriers. » Il est, dans les tragédies d'Eschyle, bien des figures du devin et de son art la mantique. Le personnage de Calchas, par exemple, s'épuise dans l'interprétation du présage de la base pleine. Amphiaraos, c'est-à-dire « l'homme à la double malédiction », comme Polynice est « l'homme aux mille querelles » — ces jeux sur les mots sont constants chez Eschyle et jouent leur rôle dans la surdétermination du texte —, Amphiaraos est un personnage nommé, non un personnage représenté,

figurant sur la scène. Il est un des « Sept » contre Thèbes et à ce titre il est destiné à mourir, mais il est devin et connaît son destin. Dans la scène centrale des Sept il maudit tout à la fois Tydée, le premier des héros, et Polynice, le dernier. De tous les boucliers longuement décrits, le sien est le seul à ne revêtir aucun emblème, « car il ne veut pas paraître un héros, il veut l'être ». Du coup, le devin, c'est-à-dire le donneur de sens, renvoie les boucliers de ses compagnons du monde de l'être à celui du paraître et nous invite à les interpréter en tant que faux-semblants.

Les devins de Sophocle : Tirésias, par exemple, dans l'Antigone et l'Edipe-roi, ne sont que des devins. Ils anticipent la tragédie mais sont en marge de la tragédie comme le sont, chez Sophocle et chez Eschyle lui-même, les messagers, les hérauts ou les serviteurs.

La Pythie de Delphes apparaît au début des Euménides, mais si elle dit le passé du lieu saint, un passé qui préfigure ce que sera Athènes à la fin de la trilogie, un lieu où les forces divines sont combinées, non affrontées, elle ne dit pas l'avenir et s'adresse à Apollon, médecin, guérisseur, interprète des prodiges.

Le seul intermédiaire entre le passé, le présent et l'avenir dont le destin ne se joue pas dans la tragédie est le fantôme de Darius, modèle mort du vieux roi lucide, c'est-à-dire du roi impossible, qui n'apparaît sur scène que pour condamner le jeune roi fou.

Apollon est à la fois dieu oraculaire et dieu exégète. Son oracle a conduit Oreste au meurtre de sa mère. Mais, dans le procès qui s'engage à Athènes et qui doit dire un droit qui n'existe pas encore, il est à la fois témoin et partie, au même titre que les Érinyes. Chez deux des personnages d'Eschyle, cette fusion entre la qualité de devin et celle de personnage tragique est réalisée d'une façon totale, chez une femme, Cassandre, chez un dieu, Prométhée.

Dieu-devin, dieu-médecin (mais incapable de se guérir), intermédiaire entre les immortels et les hommes auxquels il a enseigné les techniques et la vie en société, annonçant dans la tragédie au seul personnage humain, Io, ce que sera son destin, Prométhée est à la fois la victime et le maître du secret dont dépend l'avenir de Zeus. L'homme est son passé, le salut de Zeus son avenir, c'est sa souffrance présente, sa déchirure entre le passé et le présent qui en fait un personnage tragique. Cassandre, victime d'Apollon et bénéficiaire de ses dons, pénètre dans le palais en maîtrisant tout à la fois le passé, celui du meurtre des enfants de Thyeste, et l'avenir : celui du meurtre d'Agamemnon et le sien propre : « Et voici qu'aujourd'hui le prophète qui m'a fait prophétesse m'a lui-même conduite à ce destin de mort », sans parler de l'avenir plus lointain, celui de la vengeance d'Oreste. Discours « sans énigme » ; l'obscurité n'est pas cette fois dans les mots, elle est dans le personnage.

Entre les dieux et les hommes, le mode normal de communication est le sacrifice, cette invention de Prométhée. Mais, précisément, dans le monde tragique d'Eschyle, il n'y a pas de sacrifice régulier, tout sacrifice est « corrompu¹ » et cela est vrai de l'Orestie comme des Sept contre Thèbes, tout sacrifice tenté doit s'interrompre comme celui qu'adresse aux dieux la reine des Perses. Inversement tout meurtre, celui d'un frère, celui d'une fille, d'un époux, d'un père, tout meurtre est dépeint sous les espèces d'un sacrifice. Le suicide projeté des Suppliantes prend lui aussi la forme d'une offrande aux dieux d'Argos. La norme n'est posée dans la tragédie grecque que pour être transgressée ou

1. Cf. Froma I. Zeitlin, «The Motif of the Corrupted sacrifice in Aeschylus' Oresteia», *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 96 (1965), pp. 463-508.

parce qu'elle est déjà transgressée ; c'est en cela que la tragédie grecque relève de Dionysos, dieu de la confusion, dieu de la transgression.

IV. Les hommes et la cité

La cité grecque est un espace sur la terre cultivée avec, à ses frontières, la montagne ou le « désert », où erre la bacchante, où chemine le berger, où s'entraîne l'éphèbe ; elle est un temps fondé sur la permanence des magistratures et le renouvellement des magistrats ; elle est un ordre sexuel reposant sur la domination politique des mâles et l'exclusion provisoire des jeunes ; elle est un ordre politique dans lequel s'insère plus ou moins facilement l'ordre familial ; elle est un ordre grec excluant les barbares et limitant la présence des étrangers même grecs ; elle est un ordre militaire où les hoplites l'emportent sur les archers, les troupes légères et même la cavalerie ; elle est un ordre social fondé sur l'exploitation des esclaves et la mise sur les marges de l'artisanat sinon toujours des artisans. C'est la combinaison, l'action réciproque de ces inclusions et de ces exclusions qui est l'ordre civique.

Dans la tragédie il faut que la cité tout à la fois se reconnaisse et se mette en question. Autrement dit la tragédie est à la fois un ordre et un désordre. L'auteur tragique déplace, inverse, parfois supprime l'ordre politique. Ce sont les écarts qui créent la mise en évidence, ou, au sens étymologique du mot, la mise en scène. Seul le Prométhée voit son action se dérouler dans un lointain désert où le Pouvoir et la Violence s'exercent sans médiation ; le lieu ordinaire de l'action scénique est le devant du palais royal ou d'un temple : Delphes au début des Euménides. Cependant l'action des Suppliantes se situe devant un lieu sacré, mais à la fron-

tière de la cité, près du rivage ; toute la question est de savoir si ces étrangères qui disent être des Argiennes seront admises au sein de la cité, thème qui sera repris, par exemple dans l'*Œdipe à Colone* de Sophocle, mais dont nous avons ici le premier exemple conservé. La nature sauvage sert de référence constante, avec son bestiaire : le lion, le loup, avec la chasse des animaux prédateurs et aux animaux prédateurs qui interfère tout à la fois avec le sacrifice et avec la guerre : on ne doit pas tuer son ennemi comme on chasse une bête fauve ; on ne doit pas sacrifier aux dieux des animaux chassés, mais des animaux domestiques, compagnons de l'homme dans la domination de la terre cultivée¹. Entre le monde sauvage et le monde barbare, il peut y avoir recouplement : c'est le cas de l'Égypte dans *Les Suppliantes*, il n'y a pas obligatoirement identité. C'est dans la mesure où l'*hybris* de Xerxès, sa folie orgueilleuse l'ont conduit au-delà des mers, en Grèce, qu'il représente lui la sauvagerie, et c'est la veuve de Darius, femme pourtant, qui représente avec le cœur des vieillards, les fidèles, le monde de la culture.

Dans une seule tragédie, la deuxième partie des *Euménides*, la scène se passe au cœur même de la cité, au « foyer d'Athéna », sur l'acropole, devant un groupe de citoyens appelé à se renouveler de génération en génération, non loin de là, sur la colline d'Arès, l'Aréopage. Ces muets incarnent le commencement du temps civique. Devant Athéna et les juges, et les *Érinyes* et Oreste sont des étrangers dont les rapports avec la cité doivent être définis. Oreste sera acquitté mais ne deviendra pas citoyen. Les *Euménides* seront, comme les *Suppliantes* à Argos, dotées d'un statut de *météques*,

1. Cf. Pierre Vidal-Naquet, « Chasse et sacrifice dans l'*Orestie* d'Eschyle » in Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, Maspero, 1972, pp. 133-158.

mais de *métèques* divines. Ce sont elles qui définiront le programme politique de la jeune démocratie athénienne : « ni anarchie, ni despotisme », programme repris par Athéna : « Vous vous montrerez au monde, tous ensemble, menant votre pays, votre peuple, par les chemins de la droite justice. »

Agamemnon craint « la colère de son peuple », mais passe outre et s'affirme ainsi comme tyran. Le seul personnage explicitement démocrate de l'œuvre d'Eschyle est un roi : le Pélasgos des Suppliantes. Les filles de Danaos s'adressent à lui au nom des rapports familiaux. Il leur répond en montrant que c'est le destin tout entier de la cité qui est en jeu.

Étéocle est à la fois un chef politique, qui semble affronter avec lucidité la menace quasi barbare qui pèse sur la cité grecque de Thèbes, et le représentant d'une lignée maudite, celle des Labdacides. L'action tragique sépare ce qui paraît inextricablement lié. Politiquement Polynice est l'ennemi de Thèbes et un traître à Thèbes, sur le plan du lignage il est le double d'Étéocle. La mort des deux frères sauve-t-elle la cité sur les ruines du lignage ? Oui et non : le chœur se divise en deux et les deux sœurs, Antigone et Ismène, prennent, si l'on en croit nos manuscrits, la tête de deux factions qui, à leur tour, vont s'entre-déchirer. La tragédie continue ; droit contre droit.

Ce paradoxe d'une prise en charge de la cité par les femmes peut nous conduire à cette réflexion : la cité grecque n'est certes pas la seule civilisation à exclure les femmes de la vie politique, mais elle offre cette particularité très notable de dramatiser cette exclusion, d'en faire un des moteurs de l'action tragique. Ici encore, ce sont les écarts qui permettent de définir la norme. Clytemnestre, cette femme qui parle « avec sens, autant qu'homme sage », usurpe et le pouvoir politique et la souveraineté familiale. Son crime est le meurtre

d'un époux, mais, dans *Les Choéphores*, le chœur, qui dépeint ce que peut faire une femme criminelle, dresse la gamme des crimes concevables : meurtre du père, du fils, du mari, non de la fille. Étrange couple, du reste, que forment Clytemnestre et sa fille Électre (certains interprétaient : *alektra*, c'est-à-dire sans hymen), fille vierge d'une mère polyandre, virile pourtant comme elle, mais aussi attachée à venger son père Agamemnon que sa mère l'a été à le détruire¹.

Si le « rêve d'une hérédité purement paternelle n'a jamais cessé de hanter l'imagination grecque », il en a été de même du rêve d'un monde sans femme. Le premier est exprimé par Apollon dans son témoignage au procès intenté à Oreste, le second par Étéocle au début des *Sept*. À quoi l'on ajoutera que, personnages créés ou plutôt recréés par Eschyle, les Danaïdes rêvent, elles, d'un monde sans hommes². Ce dernier rêve n'a évidemment pas le même statut que les premiers qui trouvent de quoi s'alimenter dans la réalité politique et sociale. Dans certaines limites pourtant : Apollon n'est pas la tragédie et ce que dit un personnage tragique comme Étéocle témoigne de l'hybris du personnage, de son passage à la limite. Dans l'*Orestie*, Athéna, c'est-à-dire la cité, proclame, en acquittant Oreste : « Mon cœur toujours — jusqu'à l'hymen du moins — est tout acquis à l'homme : sans réserve je suis pour le père. » Reste qu'elle s'efforce avec succès de convaincre les *Érinyes*, divinités féminines, vengeresses du sang versé, de s'installer à Athènes et de politiser en quelque

1. Voir Jean-Pierre Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, 2^e éd., Maspero, 1971, I, pp.133-137, à qui j'emprunte aussi la formule mise ci-dessous, entre guillemets.

2. Sur ces questions voir les travaux de Nicole Loraux, et surtout *Les Enfants d'Athéna*, Maspero, 1981, et de Froma I. Zeitlin, notamment « The Dynamics of Misogyny: Myth and Mythmaking in the *Oresteia* », *Arethusa*, 11, 1-2 (1978), pp. 149-189.

sorte les valeurs dont elles ont la garde : « Vous n'êtes pas des vaincues : un arrêt indécis, seul, est sorti de l'urne, pour satisfaire la vérité, non pour vous humilier. » Les valeurs féminines relèvent elles aussi de la timè, de l'honneur civique¹.

Homme-femme, adulte-jeune, le rapprochement n'est pas artificiel. Un jeune homme est féminin avant que l'épreuve de l'initiation n'en fasse un adulte. Entre Oreste et sa sœur, il y a, au début des Choéphores, une quasi-gémellité. Les classes d'âge dans la tragédie grecque, voilà malheureusement un sujet encore non traité. L'Oreste d'Eschyle est peut-être le seul personnage de la tragédie grecque que l'on puisse suivre, à travers une mort fictive, de l'enfance à l'âge adulte : nourrisson dans le récit de la nourrice des Choéphores, lorsqu'il est cru mort, adulte et transformé, positivement, par le temps lors du procès d'Athènes : « Il y a longtemps déjà que j'ai usé ma souillure au contact d'autres foyers et sur tous les chemins de la terre et des mers. » Entre les deux, le personnage des Choéphores : il est double, masculin et féminin, vaillant et rusé, combattant du jour et de la nuit, hoplite et archer² ; il est un éphèbe tragique. Étéocle, lui, se qualifie d'hoplite, mais un hoplite isolé est une contradiction dans les termes — l'hoplite n'existe que dans la ligne de bataille — et cette contradiction est précisément un aspect de la césure qui traverse le personnage.

Étrange destin que celui des valeurs hoplitiques, celles de la discipline collective de la phalange, dans la tragédie eschyléenne. Elles sont constamment proclamées, elles triomphent même dans l'épilogue des Euménides, et constamment niées, par les héros et

1. Voir Nicole Loraux, « Le lit, la guerre », *L'Homme*, XXI, 1 (1981), pp. 37-67.

2. Cf. Pierre Vidal-Naquet in *Mythe et tragédie*, pp. 151-153.

même par les collectivités, dans les récits. Dans l'Agamemnon, c'est Clytemnestre qui explique ce que doit être le comportement d'une armée à la fois vaillante et respectueuse des dieux de l'ennemi. Pourtant la prise de Troie est l'œuvre, non des hoplites, mais du « monstre dévorant d'Argos », qui bondit et, « ainsi qu'un lion cruel, a tout son soûl léché le sang royal ». L'hoplite Étéocle mourra dans un combat singulier. Mais le problème le plus curieux est celui que pose la tragédie des Perses. Les personnages tragiques y sont les Perses, et plus spécifiquement le roi Xerxès, et la pièce est évidemment écrite par un Athénien à la gloire des siens et des Grecs en général. Mais les techniques de récit mises en œuvre sont étonnantes. L'armée perse décrite au début de la pièce est une force où dominent les cavaliers, les archers, les combattants sur char. Quand le coryphée s'interroge sur l'aboutissement de la guerre, il pose ainsi le dilemme : « Est-ce l'arme de jet, l'arc, qui triomphe ? Est-ce la lance à la coiffe de fer dont la force a vaincu ? » La lance est l'arme de l'hoplite, elle est liée aux valeurs du combat ouvert, la phalange affrontant la phalange, l'arc est l'arme de la ruse, l'arme de la nuit. Mais Grecs et Perses s'affrontent aussi symboliquement, toujours au début de la pièce, sous la forme du milan et de l'aigle. Tous deux sont des oiseaux de proie, mais, des deux, c'est l'aigle qui est lié aux valeurs de la souveraineté et des hauteurs. C'est l'aigle perse qui « fuit vers l'autel bas [eschara] de Phoïbos » et c'est le milan qui fond sur lui venant du ciel. Quant à la guerre proprement dite, elle est représentée surtout par la bataille navale de Salamine engagée grâce à la ruse de Thémistocle et terminée par une image de madrague : les Grecs assomment les Perses comme les pêcheurs le font des thons, dans la « chambre de mort ». Du premier épisode hoplitique de la seconde guerre médique, des Thermopyles, il ne sera

pas question. Tout au plus l'ombre de Darius annoncerait-elle la grande bataille, hoplitique et largement lacédémonienne, de 479 : « Tant doit être abondante la libation de sang que fera couler sur le sol de Platée la lance dorienne ! » Faut-il rendre compte de ces singularités en faisant observer que les valeurs (hoplitiques) se heurtaient ici tout aussi bien aux faits connus des spectateurs (la ruse de guerre, la bataille navale) et au patriotisme athénien qui conduisait Eschyle à minimiser les exploits des hoplites de Sparte ?

Un épisode montre qu'il y a là, en réalité, une difficulté qui reste à lever. Selon Hérodote, qui écrit une quarantaine d'années après Eschyle, mais qui n'est pas un auteur tragique, Aristide — qui, dans l'historiographie athénienne, est un modéré — aurait débarqué, pendant le cours même de la bataille de Salamine, dans la petite île de Psyttalie, avec un parti d'hoplites, et massacré les Perses qui se trouvaient là (VIII, 95). Or Eschyle, à la fin du récit du messager, place autrement l'épisode, qui est chez lui postérieur à la victoire, et, s'il fait intervenir des soldats cuirassés, ce sont bien des armes de jet qui inaugurent le massacre : « Et d'abord des milliers de pierres parties de leurs mains l'accablaient [le Perse], tandis que, jaillis de la corde de l'arc, des traits portaient la mort dans ses rangs. » Ce n'est qu'après l'intervention de ces armes que les Grecs achèvent leurs ennemis à l'arme blanche. Vérité d'Eschyle contre mensonge d'Hérodote ? Cette thèse a été soutenue¹ ainsi d'ailleurs que l'inverse. Ou contrainte du récit tragique qui, jusqu'au bout, fait anéantir les guerriers d'un empire par les plus minces

1. Charles W. Fornara, « The Hoplite Achievement at Psyttaleia », *Journal of Hellenic Studies*, 86 (1966), pp. 51-54 ; Georges Roux, « Eschyle, Hérodote, Diodore, Plutarque racontent la bataille de Salamine », *Bulletin de correspondance hellénique*, 98 (1974), pp. 51-94, interprète le texte autrement ; les archers seraient les Perses (voir p. 91).

des combattants, héroïques, bien sûr, mais protégés et guidés par les dieux? Au-dessus du messager rusé de Thémistocle il y a « un génie vengeur, un dieu méchant, surgi je ne sais d'où ». « C'est un dieu... qui nous a détruit notre armée, en faisant de la chance des parts trop inégales dans les plateaux de la balance. » Miltiade, dans le discours que lui prête Hérodote (VI, 109), à la veille de Marathon, à l'intention du polémarque Callimachos, disait au contraire ceci : « Si nous engageons le combat sans attendre qu'il y ait chez certains Athéniens quelque chose de pourri, nous sommes en état, pourvu que les dieux tiennent la balance égale, d'avoir dans le combat l'avantage. » Récit historique contre récit tragique?

La mention des archers, ces « pauvres diables » de la cité classique, nous conduit à quitter le centre de la cité pour ses marges et ses catégories inférieures. Dans quelle mesure les esclaves et les artisans apparaissent-ils dans l'œuvre d'Eschyle et quel sens a leur présence?

Il y a dans les tragédies d'Eschyle des serviteurs et des esclaves qui ne sont là que pour ce qu'ils disent, étant eux-mêmes transparents, et leur condition n'intervenant en aucune manière. Le messager des Perses, celui des Sept sont-ils des esclaves? Ils représentent une fonction dramatique, tout comme les hérauts, dans Les Suppliantes et dans l'Agamemnon. Dans le prologue du veilleur, au début de cette dernière pièce, la condition servile est notée par une métaphore animale: le veilleur, couché sur la terrasse en attendant le signal de la prise de Troie, se compare à un chien, mais à un chien qui a « appris à connaître l'assemblée des étoiles nocturnes ». Il marque sa double dépendance, en droit il appartient à Agamemnon, en fait au tyran féminin Clytemnestre. Dans Les Choéphores, le serviteur d'Égisthe a un cri de désespoir quand son maître est assassiné.

Il y a, au vrai, deux sortes d'esclaves dans l'œuvre d'Eschyle : esclaves par destination, esclaves par capture, ces derniers étant des Grecs ou des enfants des dieux et des rois, victimes du droit de la guerre. Les premiers sont anonymes, à une seule exception près : la nourrice d'Oreste dans *Les Choéphores*. Comme tant d'esclaves en Grèce, elle porte le nom de son pays d'origine : Kilissa, la Cilicienne. Étonnante et célèbre scène. On vient d'annoncer la mort d'Oreste, mais, contrairement à Euryclée dans l'*Odyssée*, Kilissa n'a pas reconnu son nourrisson. La scène a un accent comique et il est de fait, non seulement chez Eschyle, mais dans l'ensemble de la tragédie grecque, que les scènes comiques font intervenir les esclaves, les gens de peu et parlent du corps, vivant ou mort. Pensons au garde de l'*Antigone* et à son propos «réaliste». Le comique est un des moyens par lesquels la tragédie est en prise sur le présent.

Kilissa a élevé Oreste, non pour le compte de sa mère, «pour son père¹», ce qui permet d'intégrer sa tirade à l'action tragique. Ce que dit ici le texte est caractéristique de la représentation de ce type d'esclave. De son nourrisson Kilissa ne connaît que le corps, ne mentionne que le corps, celui d'un animal, là derechef : «Ce qui n'a pas de connaissance, il faut l'élever comme un petit chien, n'est-ce pas ? se faire à ses façons. Dans les langes, l'enfant ne parle pas, qu'il ait faim, soif, ou besoin pressant, et son petit ventre se soulage seul. Il fallait être un peu devin, et, comme, ma foi ! souvent j'y étais trompée, je devenais laveuse de langes ; blanchisseuse et nourrice confondaient leurs besognes.»

Le modèle même des esclaves par droit de conquête

1. Cf. Nathalie Daladier, «Les mères aveugles», *Nouvelle Revue de psychanalyse*, XLX (1979), pp. 229-244.

est Cassandre : tout à la fois concubine d'Agamemnon, prophétesse d'Apollon et esclave. Face à elle Clytemnestre dit la norme grecque, mais s'arroge le pouvoir du tyran sur le corps de celui qu'il réduit en esclavage. Toute l'apostrophe de Clytemnestre à Cassandre serait à analyser, y compris sa remarquable opposition entre le destin des esclaves chez les nouveaux riches et chez les maîtres « riches de vieille date ». « De nous, dit-elle, tu peux attendre les égards coutumiers. » Mais le jeu sur les mots est terrible : « Zeus clément a voulu que, dans ce palais, tu eusses avec nous part à l'eau lustrale... » C'est là annoncer le sacrifice humain qui fera de Cassandre une victime, aux côtés d'Agamemnon.

Ce même rapport entre le tyran et l'esclave par accident, nous le retrouvons, mais enrichi et rendu plus complexe, dans le Prométhée. Zeus-tyran et Prométhée-esclave, un esclave mis à la torture, comme seuls les esclaves peuvent l'être, le couple se retrouve parmi les dieux. Mais il y a esclave et esclave, et Prométhée oppose la servitude volontaire d'Hermès, le serviteur du tyran, à sa propre condition : « Contre une servitude pareille à la tienne, sache-le nettement, je n'échangerais pas mon malheur. » Mais Hermès ne se reconnaît pas esclave, et définit Zeus non comme son maître, mais comme son père¹.

Une autre catégorie sociale intervient dans le Prométhée, celle des artisans. Le cas est unique : il peut être question, ailleurs, de l'œuvre des artisans, par exemple dans la description des boucliers des Sept, et la condition poétique, elle-même, à l'époque d'Eschyle, était celle d'un artisan², ce qui liait à sa façon le poète

1. Cf. Katerina Synodinou, *On the Concept of Slavery in Euripides*, Jannina, 1977, p. 92.

2. Cf. Jesper Svenbro, *La Parole et le marbre, Aux origines de la poésie grecque*, Lund, 1976.

au monde de la fabrication et de l'échange, mais, en règle générale, l'artisan, qui n'est pas reconnu en tant que tel dans la cité, n'apparaît pas sur la scène tragique. L'artisan que l'on voit à l'œuvre dans le Prométhée, attachant un esclave à un rocher, avec l'aide de Pouvoir et de Force, est, il est vrai, un dieu, Héphaïstos, un dieu qui n'exécute pas son travail sans quelque réflexion. Pouvoir et Force... les valeurs politiques l'emportent sur les valeurs de la fabrication. Prométhée est le dieu de la fonction technique et Hermès celui de l'échange. Le Prométhée est peut-être la dernière pièce conservée d'Eschyle, et, certes, la vision que nous en avons est fatalement faussée parce que de la trilogie dont elle faisait partie nous ne possédons ni le milieu ni la fin qui racontait la délivrance du dieu enchaîné. Essayons d'imaginer une Orestie dont nous ne posséderions que l'Agamemnon. Il n'empêche : les problèmes qui affleurent dans cette pièce, ceux des rapports entre le pouvoir et le savoir, entre la fonction politique et la fonction technique, ces problèmes-là n'ont peut-être pas fini de nous tourmenter.

PIERRE VIDAL-NAQUET

NOTRE TRADUCTION

La traduction qu'on va lire a été faite pour faciliter la lecture du texte grec. C'en était la seule excuse il y a vingt-cinq ans, et l'excuse n'existe plus aujourd'hui où elle se présente sans ce texte. L'auteur en sent mieux que personne les faiblesses, les duretés et les lourdeurs. Préoccupé avant tout de marquer nettement le sens, surtout dans les passages où il lui semblait avoir été méconnu, il a sacrifié plus d'une fois l'élégance à l'exactitude, et comme, d'autre part, une exactitude trop rigoureuse eût rendu la traduction illisible, il a dû le plus souvent user d'un compromis qui ne satisfera ni ceux qui liront cette traduction pour elle-même ni ceux qui voudront y trouver une explication minutieusement fidèle de l'original. Une traduction plus libre aurait pu, en fait, être plus exacte, si elle avait réussi à faire sentir la qualité poétique du texte. Mais il eût fallu un poète pour faire de cette tentative une réussite.

On sera peut-être surpris de trouver dans cette traduction des archaïsmes, qui sembleront parfois y détonner. Leur emploi est intentionnel. Ce n'est pas qu'ils correspondent toujours exactement à des archaïsmes dans le modèle grec; mais ils doivent à la longue donner au lecteur l'impression d'une langue

assez conventionnelle, dont tous les éléments ne sont pas complètement fondus, et tel est le cas de la langue tragique.

La traduction des *parties chantées* de la tragédie a été imprimée en italique. Il a paru bon de l'accompagner de quelques indications musicales. Ces indications ne sont pas entièrement arbitraires; elles se fondent sur l'observation de certains faits précis. La tragédie attique use d'un très grand nombre de mètres. La plupart avaient été employés déjà par d'autres genres; plusieurs lui venaient même d'autres régions, de la Grèce dorienne, des îles de la mer Égée, des côtes d'Asie Mineure. Les Athéniens étaient donc portés à leur attribuer tel ou tel caractère suivant les thèmes auxquels ils avaient été primitivement associés. Pour nombre d'entre eux, les grammairiens anciens nous ont laissé à ce sujet des témoignages qui ne sont pas dénués de toute valeur. En outre, si les rythmes n'ont pas de caractère expressif en eux-mêmes, ils peuvent en prendre par la façon dont ils sont rapprochés les uns des autres, et ces effets de gradation ou de contraste sont encore faciles à saisir dans le texte, même dépouillé de sa notation mélodique. Enfin la seule construction métrique d'un morceau chanté permet quelquefois de pénétrer l'intention du poète: une strophe composée de quelques longs vers aux contours indécis ne saurait être destinée à produire le même effet qu'une strophe formée d'éléments nombreux, courts et bien marqués. Du rapprochement de ces divers points de vue le lecteur éclairé peut retirer une impression d'ensemble qui n'est pas un simple jeu de l'imagination. Il convient, d'ailleurs, de s'en tenir, pour traduire cette impression, à des formules assez vagues: trop de précision ne serait pas de mise ici.

Nous avons de même pensé qu'il y aurait peut-être

intérêt à donner pour la première fois au lecteur français une idée de la structure interne d'une strophe tragique. Il n'est pas rare que nous puissions saisir cette structure avec une suffisante précision. Nous avons donc, dans notre traduction, marqué par des alinéas la division en périodes des strophes du Chœur. Le procédé présente au moins deux avantages : il fait mieux sentir la valeur particulière que confère à certains mots leur place dans la phrase rythmique, et il permet parfois aussi de mieux faire voir comment s'équilibrent les différents thèmes d'un même morceau. Nous n'avons toutefois usé de cette méthode que pour les chants du Chœur placés en dehors de l'action. Nous y avons renoncé pour les autres parties lyriques. Ce n'est pas qu'elle n'y eût été aussi légitime ; mais elle aurait sans doute éparpillé alors l'attention du lecteur et l'aurait empêché d'embrasser d'un regard les grandes divisions, bien autrement importantes, des ensembles bâtis par Eschyle.

La traduction des *parties parlées* a été imprimée en romain. On a employé également le romain pour les morceaux *récités sur un accompagnement instrumental* ; mais, en ce cas, le lecteur est averti par un signe (X) figurant deux flûtes entrecroisées. Les passages que l'on trouvera ici précédés de ce signe étaient l'objet d'une déclamation fortement rythmée, soutenue par le double chalumeau de l'aulète. Cette déclamation comportait-elle quelques inflexions mélodiques, tout au moins au début ou à la fin des périodes ? Nous l'ignorons. Nous ne savons même pas de façon sûre quels vers étaient soumis à ce mode de récitation. Il est probable qu'il n'y avait pas à ce sujet de règles invariables et que tel mètre était tantôt simplement parlé, tantôt récité sur un accompagnement musical. Nous n'avons de certitude que pour les *systèmes anapestiques*, où la netteté monotone du rythme

est encore sensible à l'oreille d'un lecteur moderne. Ce sont donc uniquement les systèmes anapestiques que nous avons fait précéder et suivre du signe figurant la double flûte. Ils sont le plus souvent placés dans la bouche du Coryphée et correspondent à une entrée ou à une sortie, soit d'un personnage, soit du Chœur lui-même.

On trouvera enfin au cours de cette traduction quelques indications scéniques. La plupart sont tirées du texte; les autres ne sont que des hypothèses vraisemblables. Nous n'avons à peu près aucun document sur la mise en scène des tragédies athéniennes au v^e siècle. La seule chose certaine, c'est que les pièces étaient jouées tout entières dans l'orchestre et qu'aucune scène surélevée ne séparait les acteurs du Chœur, comme aux siècles suivants.

P. M.

LES SUPPLIANTES

NOTICE

La date des *Suppliantes* est inconnue. Il semble bien pourtant qu'elles soient la plus ancienne des pièces conservées d'Eschyle. Elles apparaissent en effet comme le seul exemplaire qui nous reste d'une forme vite disparue de la tragédie, où le véritable protagoniste était le Chœur. Non seulement c'est le sort des Danaïdes qui se joue dans *Les Suppliantes*, mais c'est leur volonté qui fait le sujet du drame et mène l'action. De tous les personnages le Chœur est le plus agissant, et le poète n'use même pas sans quelque gaucherie des deux acteurs dont il dispose en plus. La composition trahit la raideur d'un art primitif : mainte tirade notamment s'encadre entre deux formules, l'une posant le thème, l'autre, en termes presque identiques, le rappelant pour conclure. Le style offre un mélange de verveur naïve et de préciosité sèche, où se révèle un génie jeune, qui n'est pas maître encore de toutes ses ressources. Un indice extérieur permet enfin de proposer une date qui s'accorde avec ces données. Un des morceaux les plus importants de la pièce, le chant d'actions de grâces des Danaïdes (p. 73-75), ne s'explique pleinement, dans sa structure générale et dans ses détails les plus significatifs, que si l'on admet qu'il a été écrit sous l'impression du désastre infligé par Cléomène à Argos vers 493. Pareille impression a dû s'affaiblir vite à Athènes devant le péril médique. La composition des *Suppliantes* doit donc se placer entre le désastre argien et la victoire de Marathon, entre 493 et 490. Eschyle avait de trente-deux à trente-cinq ans. Il n'obtint pas le prix, s'il faut en croire le témoignage ancien qui date sa première victoire de 484.

Les Suppliantes commencent par de longs exposés de faits, elles se terminent par un conflit de sentiments et d'idées dont doit décider l'avenir : il est donc à peu près certain qu'elles forment la première pièce d'une trilogie. Il est probable que la seconde s'appelait *Les Égyptiens* et la troisième *Les Danaïdes*. Enfin, ou est en droit de conjecturer que, comme le fait est attesté pour d'autres trilogies, celle-ci était suivie d'un drame satyrique, tiré de la même légende, *Amymone*, dont le titre figure aussi dans le catalogue des pièces d'Eschyle.

La légende dont s'est inspiré Eschyle était une des plus célèbres de la Grèce, parce qu'elle était devenue la charte mythique des dynasties doréennes. Elle s'était formée d'éléments très divers. Les premiers sont argiens : ce sont les traditions sacrées d'un grand sanctuaire d'Argos, l'Héraion, auxquelles étaient venues se joindre les légendes populaires, relatives au premier aménagement du pays et à d'anciennes guerres locales. Quand, au ^{xiii}e et au ^{vi}e siècle, les Grecs entrèrent en contact plus étroit avec l'Égypte, des légendes nouvelles naquirent du rapprochement des traditions helléniques et des mythes égyptiens. Les récits de l'Héraion arrivèrent sans doute en Égypte par les colons argiens établis à Rhodes ; Io fut identifiée à Isis, Épaphos à Apis, et bientôt les marins du Delta durent connaître des chansons épiques sur ces vieux thèmes rajeunis. Mais il fallait la volonté réfléchie d'un poète pour grouper ces essais épars et leur donner une forme définitive. Ce fut l'œuvre du poète inconnu qui créa la *Danaïde*, épopée de 6 500 vers, qui peut se dater avec quelque vraisemblance de la première moitié du ^{vi}e siècle. Son poème semble être la source où a surtout puisé Eschyle.

Ramenée à ses traits essentiels, la légende peut se résumer ainsi. — Io, prêtresse d'Héra à Argos, est aimée de Zeus. Héra, jalouse, la transforme en vache. Zeus continue à l'approcher sous la forme d'un taureau. Héra lance alors sur elle un taon qui l'affole et la poursuit, délirante, à travers l'Europe et l'Asie, sans trêve qui lui permette d'être délivrée de l'enfant conçu du dieu. Après de longues errances, elle atteint l'Égypte. Là, Zeus touche son front et souffle sur sa face. Son égarement aussitôt cesse, elle retrouve sa forme première et donne le jour à un fils, Épaphos, le « toucher » de Zeus. À cet ancêtre, issu du roi des dieux, remontent les rois de l'Égypte. — Les arrière-petits-fils d'Épaphos, Danaos et Égyptos, entrent un jour en conflit. Le premier est père de cinquante filles, le

second de cinquante fils, et les Égyptiades veulent pour femmes les Danaïdes : ils prétendent sans doute s'assurer ainsi les droits royaux de Danaos. La guerre éclate ; Danaos vaincu s'enfuit avec les Danaïdes sur une galère à cinquante rames et se dirige vers Argos. — Les Pélasges, qui occupent l'Argolide, acceptent de donner un asile aux fugitifs ; mais, quand les Égyptiades, lancés à leur poursuite, débarquent à leur tour, Danaos feint de céder : il accorde ses filles à leurs cousins. Les noces sont à peine célébrées que, dans la même nuit, chaque fille de Danaos, sur l'ordre de son père, égorge son jeune mari. Une seule, Hypermestre, épargne le sien, Lyncée ; c'est d'elle que descend la race royale d'Argos, et, de ce jour, les Pélasges sont devenus les Danaens.

Cet amalgame de traditions étrangères les unes aux autres manque d'intérêt humain. Les prêtresses de l'Héraion, les aventuriers grecs du Delta avaient de tout autres soucis, et il ne semble pas que l'auteur de la *Danaïde* eût introduit dans la légende beaucoup plus de vérité ou d'émotion : son poème, dans la mesure où nous pouvons en entrevoir les grandes lignes, n'était qu'une histoire de caprice amoureux et de vengeance jalouse chez les dieux, d'ambition, de ruse et de meurtre chez les hommes. Quel attrait y a donc trouvé Eschyle, pour qu'il en ait fait le sujet d'une trilogie ? Il suffit, pour répondre à cette question, de constater comment il a usé des données de l'épopée.

Il a d'abord évoqué avec une insistance émue les malheurs d'Io. C'est une hérédité douloureuse qui pèse sur la race de Danaos et semble la vouer aux catastrophes les plus étranges. Mais cette hérédité la place en même temps sous la garde de Zeus. Le Ciel est ainsi intéressé dans le drame. Les petites-filles d'Io souffriront des maux que nul autre n'a connus ; mais Zeus un jour les sauvera, comme il a délivré et guéri leur aïeule. C'est là un thème qui reparaît à chaque instant dans la pièce et en fait un long frisson de terreur coupé d'actes de foi ardents. Le souvenir d'Io est à la fois matière de confiance et d'angoisse. Zeus jamais n'abandonna les siens ; mais Zeus aussi, parce qu'il est tout-puissant, se plaît à n'intervenir qu'au terme extrême de la souffrance : le long martyr d'Io est peut-être aussi prophétique que sa délivrance.

D'autre part, l'arrivée des Danaïdes chez les Pélasges pose une question de droit. Le secours qu'elles réclament des Pélasges, au nom de leur origine argienne, Pélasgos doit-il le leur prêter ? Leur cause est-elle celle du Droit ? Et, le fût-elle,

un roi doit-il, même pour défendre le Droit, exposer son pays ? Faire couler le sang des hommes est-il le seul moyen d'interroger les dieux et de savoir où se cache la justice ? Dans l'ensemble de la trilogie, ce n'est là qu'une question secondaire ; dans la tragédie qui nous reste, c'est celle qu'Eschyle a traitée avec le plus d'ampleur. La grande scène entre Pélasgos et le Chœur, qui remplit presque toute la première partie de la pièce, a la gravité naïve, l'application pieuse d'une peinture de primitif ; c'est le lent examen de conscience d'un roi scrupuleux en face de responsabilités nouvelles.

Pélasgos se décide enfin à aider Danaos, pour épargner une souillure à sa cité. Il n'obéit là qu'à une « contrainte », celle du rameau suppliant déposé sur l'autel des dieux argiens : entre la guerre et le châtiement divin que l'imprécation des suppliants repoussés appellerait irrésistiblement sur sa ville, il choisit le moindre mal. Mais il ne résout pas le problème qui reste la question essentielle du drame : entre les Danaïdes et les Égyptiades, de quel côté est le Droit ? La réponse d'Eschyle se laisse pourtant deviner et par les sentiments qu'il a prêtés aux filles de Danaos dans *Les Suppliantes* et par ce que les témoignages anciens laissent entrevoir des deux autres pièces de la trilogie. Le Droit est d'abord du côté des Danaïdes, car un mariage est criminel qui est imposé par la force, sans l'aveu ni de l'épousée ni de son père ; et le crime est plus grave encore, s'il est commis à l'égard d'une parente : il est alors semblable à l'impure violence de l'oiseau de proie, « qui se repaît de chair d'oiseau ». Mais les Danaïdes n'ont pas horreur seulement des prétendants brutaux qui veulent les prendre de force ; elles ont horreur du mariage lui-même, elles écartent avec dégoût l'idée d'appartenir à des hommes, elles refusent de se soumettre à une loi naturelle, elles blasphèment l'œuvre de vie. Quand, à la fin de la pièce, elles relient les dieux de l'Égypte pour rendre hommage aux dieux grecs, dont elles deviennent les fidèles, elles n'invoquent, après les fleuves nourriciers de l'Argolide, qu'une des grandes divinités de l'Olympe, l'austère Artémis, protectrice de la chasteté ; et, comme leurs snivantes, qui représentent la sagesse populaire, leur rappellent les noms d'Aphrodite et d'Héra, déesses de l'amour et du mariage, elles renouvellent avec une énergie farouche leur souhait de ne jamais connaître telle « épreuve » ; elles somment le Ciel de les délivrer de cette épouvaute. Elles ont dès lors dépassé leur droit, elles sont entrées à leur tour dans la voie de la démesure, elles sont

prêtes au crime : quand leur père leur en donnera l'ordre; elles commettront le forfait inexpiable. Elles doivent donc être punies. Comment? quels châtimens leur réservait le dénouement de la trilogie? Plusieurs indices nous permettent de le conjecturer.

Hypermestre est d'abord l'objet de la colère de Danaos, car elle a trahi les siens, en laissant vivre un vengeur des Égyptiades. Mais Aphrodite intervient elle-même en sa faveur: Hypermestre a agi par désir d'être mère, elle a obéi à la loi divine qui perpétue la vie. Cette loi, Aphrodite la rappelle seulement aux hommes et se glorifie de la faire régner dans la nature entière: « Le Ciel sacré sent le désir de pénétrer la Terre, un désir prend la Terre de jouir de l'hymen: la pluie, du Ciel époux, descend comme un baiser sur la Terre, et la voilà qui enfante aux mortels les troupeaux qui vont paissant et le fruit de vie de Déméter, cependant que la frondaison printanière s'achève sous la rosée d'hymen — et, dans tout cela, j'ai mon rôle, moi. » Hypermestre verra donc se réaliser son vœu: elle deviendra mère, elle fondera une dynastie royale, et d'elle descendra Héraclès, le plus grand des héros de la race dorienne. Quant à ses sœurs, subiront-elles le châtimement sanglant qui leur est infligé dans une des formes les plus anciennes de la légende, où Lyncée venge ses frères en faisant mettre à mort Danaos et ses filles? Il répugnerait à la tragédie attique; il s'accorderait mal surtout avec le sentiment de stricte équité qu'Eschyle s'applique à montrer partout: la démesure des Égyptiades a d'avance atténué la responsabilité des Danaïdes. Le seul dénouement qui réponde à la logique du drame, c'est celui auquel fait allusion Pindare: les filles de Danaos sont données à qui s'offre à les conquérir à la course; les vainqueurs choisiront leurs épouses dans l'ordre d'arrivée. Elles subiront donc la loi commune à laquelle elles ont voulu se dérober; mais elles ne goûteront pas les joies réservées à leur sœur, elles ne donneront pas le jour à une lignée glorieuse; elles ne connaîtront que des unions obscures, stériles peut-être: la nature n'est clémente qu'à ceux qui se soumettent à elle avec une simplicité docile.

Dans la trilogie des *Danaïdes*, comme dans celle de l'*Orestie*, l'idée qui a guidé Eschyle semble donc avoir été celle de la sainteté du mariage. « La couche nuptiale où le Destin unit l'homme et la femme est sous la sauvegarde d'un droit plus puissant que celui du serment » (*Euménides*, p. 356). C'est le

crime des Danaïdes et le jugement qu'il convient de porter sur lui qui forme le sujet de la trilogie. Ici, comme ailleurs, la tragédie attique a, de la vieille légende, extrait l'élément humain pour le mettre en pleine lumière et dégager les données d'un problème moral. Il ne faut pas oublier l'ensemble de la trilogie, quand vous lisons la seule des trois pièces qui nous soit parvenue. On en comprend mieux alors le ton général. Dans ce drame, dont le principal personnage est un chœur de jeunes filles, il n'y a pas la moindre suavité ni la moindre grâce. C'est que les Danaïdes sont moins des victimes que des révoltées; leur langage, en maint passage, est déjà celui de la démesure (*hybris*) interdite à tout mortel. La valeur poétique de la pièce n'en est pas moindre pour cela. Jamais, au contraire, on n'a traduit avec plus d'émouvante âpreté une terreur qui se mêle de dégoût. La seule note claire de cette sombre histoire, Eschyle l'avait réservée pour le drame satyrique qui suivait la trilogie. On y voyait Amymone, une des Danaïdes, le jour où la galère de Danaos abordait en Argolide, envoyée par son père à la recherche d'une source et se heurtant à une bande de satyres insolents. Effrayée, elle appelait au secours, et Poseidon apparaissait. Mais ce sauveur devenait à son tour un poursuivant. À la barbe des satyres éconduits, Amymone cédait au dieu, et celui-ci, pour lui plaire, faisait jaillir mille sources d'un sol auparavant stérile: la paillardise était punie, l'amour créateur triomphait.

N. B.: Dans la notice que reproduit cette édition, Paul Mazon donne pour *Les Suppliantes* une date haute dans la vie et la carrière d'Eschyle: entre 493 et 490. Telle était, au moment où il écrivait, l'opinion de loin la plus répandue et certains remontaient même jusqu'aux tout débuts du siècle. Mais la publication, en 1952, d'un fragment sur papyrus de la didascalie (date et circonstances de la représentation) de la tétralogie dont font partie *Les Suppliantes* nous a appris qu'elle a été représentée sous l'archontat d'Archédémidès, c'est-à-dire en 464-463.

P. V.-N.

PERSONNAGES

CHŒUR des Danaïdes et de leurs suivantes.

DANAOS, arrière-petit-fils d'Épaphos.

PÉLASGOS, fils de Palaichtôn, roi d'Argos, appelé simplement

LE ROI.

UN HÉRAUT égyptien.

*Les Suppliantes**

Au fond de l'orchestre, un tertre portant un autel et des statues de dieux. Entre le Chœur : cinquante princesses au masque hâlé, parées de bandeaux et de voiles à la mode barbare. Cinquante suivantes les accompagnent¹.

LE CORYPHÉE : ✕ Daigne Zeus Suppliant jeter un regard favorable sur cette troupe vagabonde, dont la nef est partie des bouches au sable fin du Nil. Loin du sol de Zeus²,

qui confine au pays syrien, nous errons en bannies ; non qu'aucune cité ait porté contre nous la sentence d'exil qui paie le sang versé ;

mais, pleines d'une horreur innée de l'homme³, nous détestons l'hymen des enfants d'Égyptos et leur sacrilège démente.

Et Danaos, le père qui inspire tous nos desseins, qui inspira notre révolte, a pesé tous les coups, et, parmi les douleurs, choisi celle du moins qui sauvait notre gloire :

la fuite éperdue à travers la houle des mers et la descente aux rives d'Argolide, berceau de notre race, qui s'honore d'être venue au monde de la génisse

* Voir les notes en fin de volume.

tournoyante au vol du taon sous le toucher et le souffle de Zeus¹.

En quel pays mieux disposé pour nous pourrions-nous aborder avec cet attribut des bras suppliants, ces rameaux ceints de laine² ?

Ah ! puisse ce pays, son sol, ses eaux limpides, puissent les dieux du ciel et les dieux souterrains aux lourdes vengeances, habitants des tombeaux³,

puisse Zeus Sauveur enfin, qui garde les foyers des justes, agréer cette troupe de femmes comme leurs suppliantes, en ce pays ému d'un souffle de pitié ; et, avant qu'en essaim pressé les mâles insolents issus d'Égyptos aient foulé du pied ce sol limoneux, dieux ! avec leur vaisseau rapide,

rejetez-les vers le large ; et qu'alors, dans la tourmente aux cinglantes rafales, dans le tonnerre et les éclairs, dans les vents chargés d'averses, ils se heurtent à une mer farouche et périssent,

avant d'avoir, malgré le Ciel qui le défend, asservi les nièces d'un père, en montant dans des lits qui ne les veulent pas !



Soutenu

LE CHŒUR : *Mais, d'abord, ma voix au-delà des mers ira appeler mon soutien, le jeune taureau né de Zeus et de la génisse qu'on vit paître ici des fleurs ; sous le souffle de Zeus, sous le toucher qui, naturellement, lui donna son nom, s'achevait le temps réservé aux Parques⁴ : Io mit au monde Épaphos.*

C'est en invoquant ce nom, en rappelant aujourd'hui, aux lieux mêmes où jadis paissait mon antique aïeule, ses malheurs d'autrefois, que je fournirai à ce pays des indices de ma naissance qui, pour inattendus, n'en

paraîtront pas moins dignes de créance: on le verra bien, si l'on veut m'entendre.

Un peu plus animé

Et s'il est près de moi un homme d'ici qui sache interpréter le chant des oiseaux, à entendre ma plainte, il croira ouïr la voix de l'épouse de Térée¹, pitoyable en ses remords, la voix du rossignol qui poursuit l'épervier.

Chassée de son séjour d'antan, elle pleure douloureusement sa demeure familière, tout en disant la mort de son enfant, comment il succomba sous sa main maternelle, sous ses propres coups, victime d'un courroux de mère dénaturée.

Un peu élargi

C'est ainsi qu'à mon tour je me plais à gémir sur les tons d'Ionie, à déchirer ensemble ma tendre joue mûrie au soleil du Nil et mon cœur novice aux larmes. Des gerbes de sanglots disent ma terreur: trouverai-je ici des frères prêts à veiller sur mon exil loin de la Terre Brumeuse²?

Allons, divins auteurs de ma naissance, vous voyez où est le Droit: exaucez-nous! Ou, si le Destin ne veut pas que le Droit ait satisfaction pleine, du moins, dans votre haine toujours prête à frapper la démesure, montrez votre justice en face de cet hymen. Même aux fugitifs meurtris par la guerre³ une sauvegarde contre le malheur s'offre dans l'autel où réside la majesté des dieux.

Fermé et bien marqué

*Ah ! si le dénouement pouvait être celui de nos vœux !
Le désir de Zeus n'est point aisé à saisir. Mais, quoi
qu'il arrive, il flamboie soudain, parfois en pleines
ténèbres¹, escorté d'un noir châtiment, aux yeux des
hommes éphémères.*

*Il retombe toujours d'aplomb, jamais ne va à terre,
le sort dont Zeus a décidé d'un signe de son front qu'il
devait s'achever. Les voies de la pensée divine vont à
leur but par des fourrés et des ombres épaisses que nul
regard ne saurait pénétrer.*

En animant

*Zeus précipite les mortels du haut de leurs espoirs
superbes dans le néant ; mais sans s'armer de violence :
rien ne coûte d'effort à un dieu. Sa pensée trône sur les
cimes et de là même achève ses desseins, sans quitter
son siège sacré.*

*Qu'il jette donc les yeux sur la démesure humaine,
incarnée à nouveau dans la race qui, pour obtenir
mon hymen, s'épanouit en funestes et folles pensées !
Un sentiment né du délire la point d'un irrésistible
aiguillon et, reniant son passé, la voici prise au piège
d'Aïé.*

Le Chœur commence à se livrer à une mimique
véhémement qui doit faire violence aux dieux qu'il
implore. Il déchire ses vêtements et accompagne
chacun de ses refrains d'une danse sauvage.

Très animé

*Telles sont les tristes douleurs que disent mes cris
aigus, mes sanglots sourds, mes torrents de larmes, et
même, hélas ! ces clameurs qui distinguent les chants
funèbres : vivante, je conduis mon propre deuil.*

Retenu

Sois-nous propice, terre montueuse d'Apis¹ ! — M'entends-tu bien, ô terre, malgré mon accent barbare² ? — Et, sans répit, ma main s'abat, pour en mettre le lin en pièces, sur mon voile de Sidon.

Vers le ciel, c'est une ruée de serments, de vœux d'actions de grâces, quand la mort est là, qui menace. Hélas ! vents incertains ! où nous emportera ce flot ?

Retenu

Sois-nous propice, terre montueuse d'Apis ! — M'entends-tu bien, ô terre, malgré mon accent barbare ? — Et, sans répit, ma main s'abat, pour en mettre le lin en pièces, sur mon voile de Sidon.

Toujours vif

Sans doute, la rame, la nef aux ais ceints de cordages qui arrête l'assaut des flots m'ont conduite ici sans tempête, avec l'aide des brises : je n'en fais point de plainte. Mais le dénouement que j'espère, daigne le Père qui voit tout me l'accorder en sa bonté !

Un peu retenu

Que les enfants d'une auguste mère échappent aux embrassements des mâles, libres d'hymen, libres de joug !

Et que la chaste fille de Zeus³, clémente à qui implore sa clémence, laisse tomber sur moi de son visage austère un regard assurant mon salut ! Que, de

*tout son pouvoir, indignée de telle poursuite, vierge,
elle sauve une vierge!*

Un peu retenu

*Que les enfants d'une auguste mère échappent aux
embrassements des mâles, libres d'hymen, libres de
joug!*

Vif et mordant

*Sinon, avec nos teints brunis des traits du soleil,
nous irons, nos rameaux suppliants en main, vers le
Zeus des enfers, le Zeus hospitalier des morts : nous
nous pendrons, puisque nos voix n'ont pu atteindre les
dieux olympiens.*

Retenu

*Zeus! c'est Io, hélas! que poursuit en nous un
courroux divin : je reconnais une jalousie d'épouse¹,
qui triomphe du Ciel tout entier. Elle est âpre, la bour-
rasque d'où va sortir l'ouragan²!*

*Alors Zeus sera livré à des récits qui diront son
injustice, puisqu'il a méprisé l'enfant de la génisse par
lui-même engendré et dont il se détourne à l'heure des
prières. Ah! que plutôt, du haut des cieux, il exauce
ceux qui l'appellent!*

Retenu

*Zeus! c'est Io, hélas! que poursuit en nous un cour-
roux divin : je reconnais une jalousie d'épouse, qui
triomphe du Ciel tout entier. Elle est âpre, la bour-
rasque d'où va sortir l'ouragan.*

Danaos, entré dans l'orchestre derrière ses filles, est monté sur le tertre, d'où il a longuement observé l'horizon. Il s'adresse soudain au Chœur.

DANAOS : Mes enfants, la prudence doit être notre loi ; c'est en prudent pilote qu'ici vous a conduites le vieux père en qui vous avez foi, et maintenant, à terre, ma prévoyance encore vous engage à garder mes avis bien gravés en vous. Je vois une poussière, messagère muette d'une armée. Des moyeux crient, qu'entraînent leurs essieux. J'aperçois une troupe portant le bouclier, armée du javelot, avec des chevaux et des chars recourbés. Sans doute des chefs de ce pays viennent-ils nous examiner, avertis par quelque message. Mais, que celui qui conduit l'élan de cette troupe arrive ici sans intention méchante, ou qu'il ait, au contraire, aiguisé des instincts cruels, mieux vaut, pour tout prévoir, mes filles, vous asseoir sur ce tertre consacré aux dieux d'une cité : encore mieux qu'un rempart, un autel est un infrangible bouclier. Allons, hâtez-vous, et, vos rameaux aux blanches guirlandes, attributs de Zeus Suppliant, pieusement tenus sur le bras gauche¹, répondez aux étrangers en termes suppliants, gémissants et éplorés, ainsi qu'il convient à des arrivants, en disant nettement que votre exil n'est pas taché de sang. Qu'aucune assurance ne soutienne votre voix ; qu'aucune effronterie, sur vos visages au front modeste, ne se lise en votre regard posé. Enfin, ni ne prenez trop vite la parole ni ne la gardez trop longtemps : les gens d'ici sont irritables. Sache céder ; tu es une étrangère, une exilée dans la détresse : un langage trop assuré ne convient pas aux faibles.

LE CORYPHÉE : Père, tu parles de prudence à des enfants prudents : j'aurai soin de me rappeler tes sages avis. Mais que Zeus notre aïeul jette un regard sur nous !

DANAOS : Oui, qu'il nous regarde ici d'un œil clément !

LE CORYPHÉE : Qu'il le veuille seulement, et tout s'achève à notre gré.

DANAOS : Alors, ne tarde plus, use de mon conseil.

LE CORYPHÉE : Je voudrais déjà être assise à ton côté. (*Le Chœur monte sur le tertre et salue d'abord une statue de Zeus.*) Ô Zeus, prends pitié de nos peines, avant que nous n'y succombions !

DANAOS : Invoquez encore le fils de Zeus que voilà.

LE CORYPHÉE : Je salue les rayons sauveurs du Soleil.

DANAOS : Qui est aussi le pur Apollon, dieu jadis exilé du ciel.

LE CORYPHÉE : À un sort qu'il connaît, il doit compatir.

DANAOS : Qu'il compatisse donc et nous assiste en sa bonté !

LE CORYPHÉE : Quelle de ces divinités dois-je invoquer encore ?

DANAOS : Je vois là un trident, attribut d'un dieu¹.

LE CORYPHÉE : Ainsi qu'il nous a conduites, qu'il daigne ici nous accueillir !

DANAOS : Et voici encore un Hermès à la mode grecque².

LE CORYPHÉE : Ah ! qu'il nous signifie donc un doux message de liberté !

DANAOS : Et de même à tous les seigneurs de cet autel commun adressez ensemble votre hommage. Puis asseyez-vous dans le sanctuaire, tel un vol de colombes fuyant des éperviers — leurs frères pourtant ! frères changés en ennemis, qui veulent se souiller d'un crime à l'égard de leur propre race. L'oiseau reste-t-il pur, qui mange chair d'oiseau ? Comment donc serait pur celui qui veut prendre une femme

malgré elle, malgré son père ? Non, même dans l'Hadès, il n'échappera point au chef de luxure¹, si telle fut sa conduite. Et là encore, il est, dit-on², un autre Zeus, qui, sur toutes fautes, prononce chez les morts des sentences suprêmes. — Veillez à répondre en ce sens, si vous voulez voir triompher votre cause.

Le Roi entre, sur son char, suivi d'une escorte armée.

LE ROI³ : D'où vient donc cette troupe à l'accoutrement si peu grec, fastueusement parée de robes et de bandeaux barbares, à qui je parle ici ? Ce n'est point là le vêtement des femmes ni à Argos ni dans aucun pays de Grèce. Et pourtant, que vous ayez osé, intrépides, venir jusqu'ici sans hérauts ni proxènes⁴ — sans guides ! — voilà qui me surprend. Je vois chez vous, il est vrai, des rameaux suppliants déposés suivant le rite aux pieds des dieux de la cité : en cela seulement, la conjecture peut retrouver la Grèce. Mainte autre supposition serait justifiée encore ; mais tu es là, et, pour t'expliquer, tu as la parole.

LE CORYPHÉE : Tu n'as point fait erreur sur notre parure. Mais moi, en te parlant, à qui parlé-je ici ? Est-ce à un citoyen ? à un héraut, porteur de la baguette sainte ? au chef de la cité ?

LE ROI : Pour cela, tu peux me répondre et parler en toute assurance. Je suis le fils de Palaichtôn, qui naquit de la terre, Pélasgos, chef suprême de ce pays ; et le peuple des Pélasges qui cultive ce sol a naturellement pris le nom de son roi. Je suis maître de tout le pays que traverse le Strymon sacré⁵, à partir de sa rive occidentale. J'englobe les terres des Perrhèbes, et celles qui, au-delà du Pinde, touchent à la Péonie, et les montagnes de Dodone, jusqu'au point où les eaux des mers viennent former ma frontière : en deçà, tout m'appartient. Quant à ce pays d'Apis, son sol a reçu ce nom en mémoire d'un guérisseur des temps

antiques, un fils d'Apollon, prophète médecin venu du rivage voisin de Naupacte, pour nettoyer cette contrée des monstres homicides, fléaux qu'un jour la Terre déchaîna, irritée des souillures dont l'avaient salie des meurtres anciens — serpents pullulants, cruels compagnons. Apis, par des remèdes décisifs, libéra tout le pays d'indiscutable façon et, pour son salaire, vit son nom à jamais mêlé aux prières d'Argos. Tu as maintenant de quoi me connaître. Déclare-moi ta race, dis-moi tout; mais n'oublie pas que ce pays répugne aux longs discours.

LE CORYPHÉE : Je parlerai bref et net. Nous nous honorons d'être de race argienne et de descendre d'une génisse féconde. Tout cela est vrai et, si je puis parler, je saurai l'établir.

LE ROI : Votre langage, étrangère, semble incroyable à mes oreilles : d'où vous viendrait telle origine ? Ce sont les Libyennes que vous rappelez, bien plutôt que les Argiennes. Le Nil encore pourrait nourrir plantes pareilles. Le type chypriote que, comme dans un moule, frappent les mâles au sein des femmes, ressemble également au vôtre. J'ai ouï parler aussi d'Indiennes nomades, qui chevauchent des chameaux sur des selles à dossier à travers les régions qui avoisinent l'Éthiopie. Ou des Amazones, vierges carnassières ! voilà peut-être encore pour qui je vous prendrais, si vous aviez des arcs. Mais instruisez-moi : que je comprenne mieux comment votre origine, votre sang peuvent être argiens.

LE CORYPHÉE : Ne dit-on pas qu'il y eut jadis ici, en Argolide, une gardienne du temple d'Héra, Io ?

LE ROI : Oui, sans nul doute : la tradition en est bien établie.

LE CORYPHÉE : Un récit ne dit-il pas aussi que Zeus l'aima, bien que simple mortelle ?

LE ROI : Et leurs étreintes n'échappèrent point à Héra.

LE CORYPHÉE : Et comment finit la querelle royale ?

LE ROI : La déesse d'Argos, de la femme, fit une génisse.

LE CORYPHÉE : Et Zeus approcha-t-il encore la génisse cornue ?

LE ROI : On le dit, sous la forme d'un taureau saillisseur.

LE CORYPHÉE : Que fit alors l'opiniâtre épouse de Zeus ?

LE ROI : À la génisse elle donna un gardien qui vit tout.

LE CORYPHÉE : Quel fut donc ce gardien voyant tout, attaché à la seule génisse ?

LE ROI : Argos, fils de la Terre, qui fut tué par Hermès¹.

LE CORYPHÉE : Qu'inventa-t-elle alors pour la pauvre génisse ?

LE ROI : Un insecte affolant qui pourchasse les bœufs.

LE CORYPHÉE : Près du Nil, les gens disent « un taon » !

LE ROI : Aussi la chasse-t-il d'Argos pour des courses sans fin.

LE CORYPHÉE : Là aussi, ton récit concorde avec le mien !

LE ROI : Et elle arrive enfin à Canope et Memphis.

LE CORYPHÉE : Où Zeus la touche de sa main et fonde ainsi sa race !

LE ROI : Quel taureau, fils de Zeus, s'honore d'avoir pour mère la génisse ?

LE CORYPHÉE : Épaphos, dont le nom véridique dit la délivrance d'Io.

LE ROI : Et d'Épaphos qui donc est né ?

LE CORYPHÉE : Libye, qui tient la plus grande des parties du monde.

LE ROI : Et quel autre rameau connais-tu sorti d'elle ?

LE CORYPHÉE : Bêlos, qui eut deux fils et fut père de mon père.

LE ROI : Et lui, révèle-moi le nom donné à sa sagesse.

LE CORYPHÉE : Danaos, et il a un frère, père de cinquante fils.

LE ROI : Dis-moi son nom aussi : ne me refuse rien.

LE CORYPHÉE : Égyptos. Tu connais maintenant mon antique origine : traite donc en Argiennes celles dont la troupe est ici devant toi.

LE ROI : Vous semblez en effet avoir d'antiques liens avec notre pays. Mais comment avez-vous osé quitter le palais paternel ? Quel destin s'est abattu sur vous ?

LE CORYPHÉE : Roi des Pélasges, les malheurs humains ont des teintes multiples : jamais ne se retrouve même nuance de douleur. Qui eût imaginé que cet exil imprévu ferait aborder à Argos une race jadis sœur de la vôtre et la transplanterait ici par horreur du lit conjugal.

LE ROI : Que demandes-tu donc en suppliante aux dieux de la cité, avec ces rameaux frais coupés aux bandelettes blanches ?

LE CORYPHÉE : De n'être pas esclave des fils d'Égyptos.

LE ROI : Est-ce une question de haine ? — ou veux-tu dire qu'ils t'offrent un sort infâme ?

LE CORYPHÉE : Qui aimerait des maîtres qu'il lui faut payer ! ?

LE ROI : C'est ainsi qu'on accroît la force des maisons.

LE CORYPHÉE : Et aussi qu'à la misère on trouve un remède aisé!

LE ROI : Comment puis-je, avec vous, satisfaire à la loi des dieux?

LE CORYPHÉE : S'ils me réclament, ne me livre pas aux fils d'Égyptos.

LE ROI : Mots terribles ! soulever une guerre incertaine !

LE CORYPHÉE : La justice combat avec qui la défend.

LE ROI : Oui, si du premier jour elle fut avec vous.

LE CORYPHÉE : Respecte pareilles offrandes à la poupe du vaisseau argien¹.

LE ROI : Je frémis à voir nos autels ombragés de ces rameaux.

LE CORYPHÉE : Avoue-le : il est terrible aussi le courroux de Zeus Suppliant !

Agité

LE CHŒUR : *Ô fils de Palaichtôn, prince des Pélasges, prête-moi un cœur bienveillant. Vois ici une suppliante, une fugitive éperdue, semblable à la génisse pourchassée du loup, qui s'assure au secours de rocs escarpés, puis, meuglante, conte sa peine à son bouvier.*

LE ROI : Je vois à l'ombre de rameaux frais coupés d'étranges fidèles devant les dieux de ma cité. Puisse la cause de ces concitoyens-étrangers ne point créer de maux ! Que nulle querelle, à l'improviste, par surprise, n'en résulte pour Argos : Argos n'en a pas besoin.

LE CHŒUR : *Oui, pour que notre exil ne crée point de maux, daigne Thémis Suppliante, fille de Zeus qui répartit les destins², jeter un regard sur nous ! Malgré*

ton âge et ton savoir, apprends-le de plus jeune que toi : à qui respecte le suppliant ira la prospérité ; les temples divins ouverts aux offrandes ne reçoivent comme agréable que ce qu'ils reçoivent d'un mortel sans tache.

LE ROI : Vous n'êtes pas assises à mon propre foyer : si la souillure est pour Argos, pour la cité entière, que le peuple s'occupe d'en découvrir le remède. Pour moi, je ne saurais te faire de promesse, avant d'avoir communiqué les faits à tous les Argiens.

Plus franc mais toujours animé

LE CHŒUR : *C'est toi, la cité ; c'est toi, le Conseil ; chef sans contrôle, tu es le maître de l'autel, foyer commun du pays ; il n'est point d'autres suffrages que les signes de ton front, d'autre sceptre que celui que tu tiens sur ton trône ; toi seul décides de tout : garde-toi d'une souillure.*

LE ROI : La souillure soit pour mes ennemis ! Mais vous secourir, je ne le puis sans dommage. Et pourtant il m'est pénible aussi de dédaigner vos prières. Je ne sais que faire ; l'angoisse prend mon cœur : dois-je agir ou ne pas agir ? Dois-je tenter le Destin ?

LE CHŒUR : *Regarde vers celui qui d'en haut tout regarde, le protecteur des mortels douloureux qui, aux genoux de leurs frères, n'obtiennent pas le droit que la loi leur donne. Songes-y : le courroux de Zeus Suppliant attend tous ceux qui restent insensibles aux plaintes de qui souffre.*

LE ROI : Si les fils d'Égyptos ont pouvoir sur toi, de par la loi de ton pays, dès lors qu'ils se déclarent tes plus proches parents, qui pourrait s'opposer à eux ? Il te faut, toi, plaider que les lois de chez vous ne leur donnent point sur toi de tutelle.

Agité

LE CHŒUR : *Ah ! que jamais je ne tombe au pouvoir des mâles vainqueurs ! Fuir, sans guides que les étoiles, voilà le lot que plutôt je m'assigne, s'il me préserve d'un hymen odieux. Va, fais alliance avec la Justice : prends une décision qui d'abord respecte les dieux.*

LE ROI : Décider ici n'est point facile : ne t'en remets pas à moi pour décider. Je te l'ai dit déjà : quel que soit mon pouvoir, je ne saurais rien faire sans le peuple. Et me garde le Ciel d'ouïr Argos me dire un jour, si pareil malheur arrivait : « Pour honorer des étrangers, tu as perdu ta cité ! »

LE CHŒUR : *L'auteur commun de nos deux races contemple ce débat, Zeus impartial¹, qui, suivant leurs mérites, traite les méchants en coupables, en justes les cœurs droits. Si tout se pèse ainsi en stricte équité, comment avoir scrupule à faire ce que la Justice veut ?*

Un silence.

LE ROI : Oui, j'ai besoin d'une pensée profonde qui nous sauve, et que, tel un plongeur, descende dans l'abîme un clair regard, où le vin n'ait pas mis son trouble², afin que l'affaire d'abord ne crée point de maux à notre cité, pour moi-même ensuite se termine au mieux ; je veux dire : afin qu'Argos échappe aux atteintes d'une guerre de représailles ; et afin que moi-même, je n'aie pas, en vous livrant ainsi agnouillées aux autels de nos dieux, m'attacher pour rude compagnon le dieu de ruine, le génie vengeur qui, même dans l'Hadès, ne lâche point le mort. Dites, ai-je pas besoin d'une pensée qui sanve ?

Grave et religieux

LE CHŒUR : *Pense donc, et pour nous, comme il sied, deviens un pieux proxène. Ne livre pas la fugitive qu'un exil impie a de si loin jetée sur ces rivages.*

Refuse-toi à me voir arrachée de ce sanctuaire consacré à tant de dieux, ô maître suprême d'Argos. Comprends la démesure des mâles; prévienis le courroux que tu sais!

En animant peu à peu

Ne consens pas à voir la suppliante, en dépit de la justice, entraînée loin de l'autel, comme une cavale, par ses bandeaux, et des mains saisir le tissu serré de mes voiles.

Sache-le, quoi que tu fasses, tes enfants et ta maison en devront un jour payer à Arès¹ la stricte récompense. Réfléchis bien : le règne de Zeus est celui de la justice.

Un silence.

LE ROI : Mes réflexions sont faites — ma barque a touché — ou contre ceux-ci ou contre ceux-là soulever une rude guerre, c'est à quoi je suis contraint — et, sur cet écueil, la voilà clouée tout comme si on l'y eût hissée à grand renfort de cabestans marins. Point d'issue exempte de douleur ! Que des richesses soient arrachées à une maison, d'autres y peuvent entrer, d'une valeur qui dépasse la perte, jusqu'à faire le plein de la cargaison², par la faveur de Zeus protecteur des biens. Que ta langue ait lancé des traits inopportuns qui remuent cruellement un cœur, des mots peuvent calmer une souffrance qu'ont causée des mots. Mais, quand il s'agit du sang de nos frères, il faut pour l'épargner, sacrifier, offrir à tous les dieux toutes les victimes aptes à remédier à un tel

malheur — ou je me trompe fort sur la nature du débat qui s'annonce¹. Mais j'aime mieux encore être mauvais prophète que trop bon prophète d'infortunes : que tout s'achève au mieux — contre mon attente !

LE CORYPHÉE : J'ai employé déjà bien des mots suppliants : écoute le dernier.

LE ROI : J'écoute ; dis-le-moi, il sera entendu.

LE CORYPHÉE : J'ai là bandeaux, ceintures pour retenir ma robe.

LE ROI : Sans doute des parures convenant à des femmes ?

LE CORYPHÉE : C'est d'elles que j'attends un merveilleux secours.

LE ROI : Quels mots, dis-moi, vas-tu donc prononcer ?

LE CORYPHÉE : Si tu ne donnes à cette troupe une loyale promesse...

LE ROI : Quel secours attends-tu enfin de ces ceintures ?

LE CORYPHÉE : Celui de décorer les statues que tu vois d'offrandes insolites.

LE ROI : Formule énigmatique. Parle donc sans détour.

LE CORYPHÉE : De nous pendre à l'instant aux dieux que voici.

LE ROI : J'entends là des mots cinglants pour mon cœur.

LE CORYPHÉE : Tu as compris ; je t'ai fait voir plus clairement les choses.

LE ROI : Oui, et de tous côtés d'invincibles soucis ! Une masse de maux vient sur moi comme un fleuve, et me voici au large d'une mer de douleurs, mer sans fond, dure à franchir — et point de havre ouvert à ma détresse ! Si je ne satisfais à votre demande, la souillure que vous évoquez dépasse la portée de

l'esprit. Si, au contraire, contre tes cousins, les fils d'Égyptos, debout devant nos murs, je m'en remets à la décision d'un combat, ne sera-ce point une perte amère que celle d'un sang mâle répandu pour des femmes ? — Et pourtant je suis contraint de respecter le courroux de Zeus Suppliant : il n'est pas pour les mortels de plus haut objet d'effroi. Ainsi donc, vieillard, père de ces vierges, vite, en tes bras prends ces rameaux et va les déposer sur d'autres autels de nos dieux nationaux, afin que tous les citoyens voient cet insigne suppliant et ne rejettent pas les propositions qui leur viendront de moi — la foule aime à chercher des raisons à ses maîtres ! La compassion sans doute naîtra à cette vue : la démesure de la troupe mâle fera horreur à notre peuple, et il se sentira mieux disposé pour vous. C'est aux faibles toujours que vont les bons vouloirs.

DANAOS : C'est déjà pour nous chose d'un prix immense que d'avoir en toi rencontré un proxène, qui se révèle respectueux du suppliant. Mais fais-moi aussi escorter de gardes, de guides indigènes, pour m'aider à trouver les autels placés devant les temples des dieux de la cité et leurs demeures hospitalières ; pour assurer de plus notre sécurité quand nous traverserons la ville. La nature a vêtu différemment nos traits ; le Nil et l'Inachos ne nourrissent pas des races pareilles. Gardons qu'excès de confiance n'engendre grand effroi : plus d'un déjà a tué un ami, pour l'avoir méconnu.

LE ROI : Allez, gardes, l'étranger a raison ; conduisez-le aux autels de la ville, demeures de nos dieux ; et à ceux que vous rencontrerez dites, sans bavardage, que vous servez de guides à un marin, suppliant de nos dieux.

Danaos sort accompagné de quelques gardes.

LE CORYPHÉE : Tu lui as donné tes instructions : qu'il parte avec elles. Mais moi, que dois-je faire ? où, selon toi, serai-je en sûreté ?

LE ROI : Laisse là tes rameaux, symboles de ta peine.

LE CORYPHÉE : Voilà : je les laisse à la garde de ton bras et de ta parole.

LE ROI : Passe ici maintenant, dans la partie plane du sanctuaire.

LE CORYPHÉE : Quelle protection m'offre le sanctuaire là où il s'ouvre à tous ?

LE ROI : N'aie crainte : je n'entends point te livrer aux oiseaux de proie.

LE CORYPHÉE : Oui, mais à des monstres plus cruels que le plus cruel serpent ?

LE ROI : À qui te dit : « Confiance ! » réponds par des mots confiants.

LE CORYPHÉE : Ne t'étonne pas si mon cœur effrayé se montre impatient.

LE ROI : Jamais roi n'a connu la peur.

LE CORYPHÉE : À toi donc de me reconforter par des actes autant que par des mots.

LE ROI : Va, ton père ne te laissera pas longtemps seule. Moi, je vais convoquer les gens de ce pays, pour disposer en ta faveur l'opinion populaire ; puis à ton père j'enseignerai le langage qu'il doit tenir. Demeure donc ici et que tes prières demandent aux dieux de la cité ce que tu souhaites d'obtenir, cependant que j'irai ordonner tout cela. Que la Persuasion m'accompagne et la Chance efficace !

Le Roi sort avec sa troupe. Le Chœur est descendu dans l'orchestre.

Assez soutenu

LE CHŒUR : Seigneur des seigneurs¹, Bienheureux entre les bienheureux, Puissance souveraine entre les puissances, du haut de ta félicité,

Zeus, entends-nous ! Éloigne de ta race la démesure mâle, digne objet de ta haine, et dans la sombre mer plonge le Malheur aux flancs noirs².

Propice à la cause des femmes, vois l'antiquité de leur race ; leur aïeule jadis te fut chère :

renouvelle la légende de ta bonté. Souviens-toi, toi dont la main toucha Io !

Nous sommes filles de Zeus, et c'est de ce rivage qu'est partie notre colonie.

Une trace ancienne me ramène aujourd'hui aux lieux où sous l'œil d'un gardien jadis paissait ma mère.

C'est là la prairie qui nourrit les génisses, d'où, pourchassée par le taon, Io un jour s'enfuit, l'esprit perdu, traverse cent peuples divers,

et, fendant le détroit houleux, sur l'ordre du Destin, dépasse la limite des deux continents qui s'affrontent.

Elle se lance à travers l'Asie, coupe par la Phrygie moutonnaire,

arrive à la cité de Teuthras en Mysie, puis, par les vallons de Lydie, par-delà les monts de Cilicie et Pamphylie³,

aux fleuves jamais taris, aux pays d'opulence, au terroir glorieux d'Aphrodite riche en froment.

En animant peu à peu

Mais, toujours taraudée par le trait du bouvier ailé, elle atteint la terre sacrée de Zeus où naissent tous les fruits,

la prairie fertilisée des neiges¹ qu'assaille la fureur de Typhon², et le Nil aux eaux inviolablement saines, affolée des humiliantes peines, des souffrances dont l'aiguillonne Héra, délirante!

Et voici que les mortels qui lors habitaient ces contrées soudain ont senti leurs cœurs bondir d'épouvante pâle devant un spectacle inconnu.

À leurs yeux s'offrait, repoussante, une bête mêlée d'être humain, partie génisse, partie femme, et devant ce prodige ils demeuraient stupides.

Mais, alors, quel magicien vint donc guérir l'errante et misérable Io, tournoyante au vol du taon?

Celui dont le règne remplit l'éternité, Zeus la libère de ses maux.

Sous sa force aux douceurs puissantes, sous son souffle de miracle, les voici finis; et, lentement, coulent les larmes de sa pudeur douloureuse.

Mais du germe déposé Par Zeus, dit un récit qui ne ment pas, elle enfante un fils parfait.

Un fils dont le bonheur a rempli de longs jours! Aussi la terre entière le proclame:

« Ce fils, source de vie³, est bien de Zeus, en vérité! » Qui eût pu d'ailleurs apaiser un délire voulu par Héra?

L'œuvre est de Zeus, et qui dit ensuite cette race fille d'Épaphos dit encore la vérité.

Très appuyé et très franc

Quel dieu encore plus désigné par ses actes puis-je raisonnablement invoquer?

Notre sire et notre père, celui qui de ses mains a planté cette souche,

l'antique et puissant auteur de ma race, c'est le remède à tout mal, le dieu des souffles propices, Zeus !

Aucun pouvoir ne siège au-dessus du sien. Sa loi n'obéit pas à une loi plus forte.

Nul ne trône plus haut que lui, qu'il doive adorer d'en bas.

Aussi prompt que le mot, l'acte est à ses ordres pour achever sur l'heure ce que lui propose le Conseil de ses Penseurs.

Entre Danaos.

DANAOS : Rassurez-vous, mes filles : tout va bien du côté d'Argos ; le peuple a rendu un décret décisif.

LE CORYPHÉE : Salut, vieillard, porteur de si douces nouvelles ! Dis-nous à quoi s'arrête la décision prise, selon la loi du scrutin populaire, où prévaut la majorité.

DANAOS : Argos s'est prononcée d'une voix unanime, et mon vieux cœur s'en est senti tout rajeuni. De ses droites levées le peuple entier a fait frémir l'éther, pour ratifier ces mots : nous aurons « la résidence en ce pays, libres et protégés contre toute reprise par un droit d'asile reconnu ; nul habitant ni étranger ne pourra nous saisir ; use-t-on de violence, tout bourgeois d'Argos qui ne nous prête aide est frappé d'atimie, exilé par sentence du peuple ». Telle est la formule qu'a défendue notre patron, le roi des Pélasges, en invitant la cité à ne pas fournir d'aliment pour les jours à venir au terrible courroux de Zeus Suppliant, et en évoquant la double souillure, à la fois nationale et étrangère, que la ville verrait alors venir à elle, monstre indomptable, qu'il faudrait nourrir de douleurs¹. À ces mots, les mains du peuple argien, sans attendre l'appel du héraut, ont prononcé dans ce sens. La nation pélasge s'est rendue aux raisons persua-

sives d'une adroite harangue ; mais Zeus est l'auteur de la décision dernière.

LE CORYPHÉE : ✕ Allons, que nos vœux appellent sur Argos les biens qui paieront ses bienfaits, et que Zeus Hospitalier veille à réaliser pleinement et sans réserve les hommages que lui rend la bouche de ses hôtes ! ✕

Assez agité

LE CHŒUR : *Voici l'heure pour les dieux, enfants de Zeus, de nous prêter l'oreille, tandis que nous épanchons nos vœux sur ce pays¹.*

Que jamais la terre des Pélasges ne soit en proie aux feux de l'ardent Arès, dont le cri suspend les danses et qui va moissonnant les hommes dans des champs où ils ne mûrissaient pas pour lui !

Plus calme

Ils ont eu pitié de nous, ils ont rendu un vote de bonté ; ils respectent les suppliants de Zeus dans ce troupeau pitoyable.

Ils n'ont pas, par dédain de la cause des femmes, voté en faveur des mâles.

Ils ont entrevu le vengeur vigilant de Zeus contre qui on ne lutte pas et que nulle maison ne saurait écarter, quand, pour marquer son toit, il s'y abat d'un poids irrésistible.

Plus calme

Ils honorent des frères dans ces suppliants de Zeus très saint ; et c'est pourquoi les autels seront purs où ils appelleront la faveur des dieux.

*Ainsi donc qu'à l'ombre du pieux rameau nos lèvres
donnent l'essor à des vœux épris de leur gloire.*

Que la peste jamais ne vide d'hommes leur cité!

*Que l'étranger ne teigne pas leur sol du sang de leurs
fils immolés!*

Plus calme

*Mais que la fleur de leur jeunesse demeure sur sa
tige et que l'amant meurtrier d'Aphrodite, Arès, n'en
fauche point l'espoir!*

*Que les vieillards emplissent les salles où ils s'as-
semblent autour des autels qui flambent¹!*

*Qu'ainsi prospère la cité dans le respect de Zeus
puissant,*

*de Zeus hospitalier surtout, dont la loi chenuè règle
le destin²!*

Plus calme

*Puis, que de nouvelles naissances, si le Ciel entend
mes vœux, viennent donner sans cesse des chefs à ce
pays; et qu'Artémis Hécate veille aux couches de ses
femmes!*

*Que nul fléau meurtrier ne vienne ravager cette ville,
en armant Arès, dieu des larmes, effroi des chœurs et
des cithares, en éveillant la clameur des guerres civiles.*

Plus calme

*Que l'essaim douloureux des maladies³ aille se poser
loin du front des Argiens; et qu'Apollon Lycien soit
propice à tous leurs enfants!*

Que Zeus enfin fasse à jamais cette terre fertile en toute saison!

Que les brebis qui paissent ses champs soient fécondes! Que sa prospérité en tout s'épanouisse sous la faveur des dieux!

Plus calme

Que devant leurs autels les aèdes fassent retentir de pieux accents; et que de lèvres virginales un chant s'envole marié à la cithare!

Large et décidé

Que le Conseil qui commande en cette cité garde sans trouble ses honneurs, pouvoir prévoyant qui pense pour le bien de tous!

Qu'aux étrangers, avant d'armer Arès, on offre, pour éviter des maux, des satisfactions réglées par traité!

Et qu'aux dieux qui ont reçu cette terre en partage toujours on rende, le front ceint de laurier, le culte des hécatombes transmis par les aïeux!

Aussi bien le respect des pères est-il la troisième loi inscrite au livre de Justice, à qui va le suprême hommage.

Danaos est remonté sur le tertre, d'où il observe la mer. Il se tourne vers ses filles.

DANAOS : Je ne puis qu'approuver ces sages vœux, mes filles; mais vous-mêmes, ne vous effrayez pas si votre père vous annonce à l'improviste du nouveau. De cette guette, accueillante aux suppliants, je vois le vaisseau. Il est aisé à reconnaître: rien ne m'échappe, ni l'arrangement de ses voiles, ni ses bastin-gages, ni sa proue, dont l'œil¹ surveille la route où elle avance, docile à la barre qui la guide de l'arrière

— trop docile même au gré de ceux à qui elle ne vient point en amie. Je distingue l'équipage avec ses membres noirs sortant des tuniques blanches. Et voici le reste de la flotte, et toute l'armée, bien en vue ! Le vaisseau de tête, déjà sous le rivage, a cargué ses voiles et rame à coups pressés. Allons ! il vous convient d'envisager le fait avec calme et prudence et de vous attacher à ces dieux, cependant que je vous irai quérir des défenseurs et des avocats. Il se pourrait qu'un héraut, une ambassade vînt ici, prétendant vous emmener et se saisir de vous par droit de reprise. Mais rien de tel n'aura lieu : ne vous effrayez pas ! Il serait bon pourtant, si nous tardions à vous porter secours, de ne pas oublier un instant cet asile. Aie confiance : avec le temps, au jour fixé, tout mortel qui méprise les dieux reçoit son châtement.

LE CORYPHÉE : Père, j'ai peur. Les nef s au vol rapide sont déjà là : il n'est plus de délai.

Agité

LE CHŒUR : *Une épouvante anxieuse me prend : ai-je eu profit vraiment à fuir par tous chemins ? Père, je suis morte d'effroi.*

DANAOS : Les Argiens ont émis un vote sans appel, ma fille : aie confiance, ils combattront pour toi, j'en suis bien sûr, va.

LE CORYPHÉE : Des maudits ! voilà la dévorante engeance d'Égyptos — et insatiables de combats : tu le sais comme moi !

Agité

LE CHŒUR : *Sur leurs nef s aux ais bien joints, au visage de sombre azur, ils ont passé jusqu'ici, le sort secondant leur rancune, avec leur nombreuse armée noire!*

DANAOS : Mais nombreux aussi sont ceux qu'ils y rencontreront, les bras polis par l'ardeur des midis.

LE CORYPHÉE : Ne me laisse pas seule, je t'en supplie, ô père : seule, qu'est une femme ? Arès n'habite pas en elle.

Agité

LE CHŒUR : *Eux, pleins de pensers criminels, de desseins perfides, au fond de leurs cœurs impurs, pas plus que des corbeaux n'ont souci des autels.*

DANAOS : Ce serait pour nous tout profit, ma fille, s'ils se faisaient haïr des dieux comme de toi.

LE CORYPHÉE : Ah ! ce ne sont pas ces tridents, ces majestés divines, dont la crainte retiendra leurs mains loin de nous, ô père.

Agité

LE CHŒUR : *Orgueilleux, tout dévorants d'audace impie comme des chiens sans vergogne, ils sont sourds à la voix des dieux.*

DANAOS : Eh bien ! un dicton ne veut-il pas que les loups soient vainqueurs des chiens ? Et parmi les fruits de la terre, ce n'est pas le souchet¹ qui commande à l'épi !

LE CORYPHÉE : Disons plus : leurs instincts sont ceux de bêtes luxurieuses et sacrilèges. Ah ! gardons qu'ils ne nous commandent jamais.

DANAOS : Une armée de mer n'est pas si vite prête. Même un mouillage est long : il faut porter à terre les amarres protectrices ; et, même l'ancre jetée, les guides d'une flotte ne sont pas sur-le-champ libérés de crainte, surtout quand ils arrivent dans un pays sans port à l'heure où le soleil décline pour la nuit : la nuit est mère d'angoisse pour le pilote averti. Aucun débarquement ne saurait donc se faire comme il faut, si la nef n'est d'abord assurée du mouillage. Pourtant, si tu as peur, dispose-toi à recourir aux dieux. Pour moi je ferai diligence et reviendrai en hâte¹, dès que je t'aurai procuré du secours. Argos n'aura pas à se plaindre du messager : s'il est vieux, l'esprit en lui est jeune et sait user des mots qu'il faut.

Il sort.

Vif et bien marqué

LE CHŒUR : *Terre montueuse², juste objet de mon culte, que vais-je devenir ? Où fuir ? Sur la terre d'Apis est-il pour moi une cachette sombre ?*

Ah ! que je voudrais être la vapeur noire qui approche les nuées de Zeus,

pour disparaître tout entière et, comme la poussière qui, sans ailes, prend son vol et s'évanouit, mourir !

Des frissons sans cesse vont courant sur mon âme ; mon cœur, maintenant noir, palpite³. Ce qu'a vu mon père de sa guette m'a saisie : je suis morte d'effroi.

Ah ! je voudrais, pendue, trouver la mort dans un lacet,

avant qu'un mari exécré portât la main sur mon corps. Plutôt, dans le trépas, avoir pour maître Hadès !

Plus vif

Que ne puis-je m'asseoir au sein de l'éther, là où
l'eau des nuées se vient changer en neige!

Ou trouver du moins un roc escarpé, abandonné des
chèvres, inaccessible aux yeux, hautain et solitaire,
suspendu dans le vide, aire de vautour, qui me garan-
tirait une chute profonde,

avant que je subisse, contre ma volonté, l'hymen
d'un ravisseur!

Après, j'y consens, qu'on fasse de moi la proie des
chiens, le festin des oiseaux d'alentour.

Qui meurt se libère de douleur et de larmes. Le trépas
viens donc à moi avant le lit nuptial!

Est-il autre voie de salut que je puisse m'ouvrir
encore pour échapper à l'hyménée?

En animant encore

Que tes chants lancent tes vœux jusqu'au ciel, vers
les dieux et les déesses!

Mais par où s'accompliront-ils? Ah! tourne donc
vers nous, père, des yeux qui nous promettent la déli-
vrance, même au prix des combats! Et sur la violence
jette un regard de colère: c'est celui qui lui est dû.
Respecte en nous tes suppliantes, Zeus tout-puissant,
seigneur d'Argos!

Car les fils d'Égyptos — intolérable démesure —
mâles en chasse sur mes pas,
vont pressant la fugitive de leurs lubriques clameurs
et prétendent l'avoir de force!

Mais le fléau de la balance, Toi seul le tiens: est-il
donc rien chez les mortels qui se puisse accomplir
sans Toi?

Elles aperçoivent au loin une troupe d'Égyptiens.

Très agité

Ah! ah! Le ravisseur est là¹.

Ah! ravisseur, puisses-tu plutôt périr!
. Je fais éclater un cri de
détresse. Voici donc le prélude des violences qui
m'attendent! Ah! ah! fuis vers le secours. La terreur
trionphe, intolérable sur terre aussi bien que sur mer!
Seigneur de ce pays, protège-nous!

Elles se précipitent vers l'autel. Entre un héraut égyptien guidant une troupe en armes.

LE HÉRAUT: *En route! en route vers la galiote, de toute la vitesse de vos jambes! Ou, alors on verra des cheveux arrachés, oui, arrachés², des corps marqués au fer, des têtes coupées, d'où gicle à flots le sang du massacre. En route, en route...*

LE CHŒUR: *Que n'as-tu donc péri au milieu des vagues sans nombre de ta route marine, avec la démesure de tes maîtres et leur vaisseau aux fortes chevilles!*

LE HÉRAUT:

Allons, laisse l'autel et marche vers le vaisseau

LE CHŒUR: *Non, je ne veux plus revoir les eaux fécondantes qui, chez les hommes, font naître et se multiplier un sang porteur de vie³.*

LE HÉRAUT:

Tu vas monter dans la nef, oui, dans la nef, que tu le veuilles ou ne le veuilles pas

LE CHŒUR : *Ah ! ah ! puisses-tu donc périr d'une mort brutale, englouti dans les eaux saintes de la mer, après avoir erré au gré des vents célestes autour de la tombe où, dans le sable, dort Sarpédon¹ !*

LE HÉRAUT : Crie, hurle, appelle les dieux : une fois dans la galiote égyptienne, tu n'en sauteras pas les plats-bords !

LE CHŒUR : *Hélas ! Hélas !
 Que le puissant Nil² qui te voit
 arrête ta démesure inouïe !*

LE HÉRAUT : Je t'invite à gagner la galère aux flancs courbes, et vite ! nul retard ! Quand on traîne une rebelle, on n'épargne pas ses cheveux.

Le héraut et sa troupe montent sur le tertre et cherchent à se saisir des Danaïdes.

LE CHŒUR : *Hélas ! père, le secours des autels serait donc ma perte ? Mais oui, il m'entraîne comme une araignée, pas à pas, le fantôme, le noir fantôme ! — Hélas ! trois fois hélas ! Terre mère, écarte de moi l'effrayant hurleur³ ! Ô père, Zeus, fils de la Terre !*

LE HÉRAUT : Va, je ne crains pas les dieux de ce pays : ils n'ont élevé mon enfance ni nourri mes vieux jours.

LE CHŒUR : *Il bondit vers moi, le serpent à deux pieds. Pareil à une vipère.
 — Hélas ! trois fois hélas !
 Terre mère, écarte de moi l'effrayant hurleur ! Ô père,
 Zeus fils de la Terre !*

LE HÉRAUT : Si tu ne te résignes à gagner le vaisseau, ta tunique ouvragée sera déchirée sans pitié.

LE CHŒUR : *Nous sommes perdues. Seigneur! nous subissons un traitement impie.*

LE HÉRAUT : Des seigneurs, vous en aurez bientôt — en nombre : les fils d'Égyptos! N'ayez crainte, vous ne vous plaindrez pas de manquer de maîtres.

LE CHŒUR : *Ah! chefs, princes de ce pays, je succombe à la force!*

LE HÉRAUT : Je crois qu'il vous faudra tirer, traîner par les cheveux, puisque vous restez sourdes à ma voix.

Entre soudain le Roi avec ses hommes d'armes.

LE ROI : Hé là-bas, que fais-tu? Quelle superbe t'induit à mépriser ainsi la terre des Pélasges? Crois-tu donc débarquer dans un État de femmes? Pour un barbare aussi tu montres avec les Grecs un peu trop d'insolence! C'est commettre bien des fautes et user de bien peu de sens.

LE HÉRAUT : Quelle faute ai-je commise ici contre le Droit?

LE ROI : Tu ignores d'abord les devoirs d'un étranger.

LE HÉRAUT : En quoi? Je retrouve ce que j'avais perdu.

LE ROI : À quels proxènes¹ ici t'es-tu donc adressé?

LE HÉRAUT : Au plus grand des proxènes, Hermès, dieu de tous ceux qui cherchent.

LE ROI : Tu t'adresses à des dieux et tu ne montres aucun respect des dieux!

LE HÉRAUT : Les dieux du Nil sont les dieux que j'adore.

LE ROI : Et ceux d'ici alors ne sont rien pour toi? Je l'entends de ta bouche.

LE HÉRAUT : J'emmènerai ces femmes — à moins qu'on ne me les arrache.

LE ROI : Y toucher t'en cuirait, ce ne serait pas long !

LE HÉRAUT : J'entends là des mots peu hospitaliers.

LE ROI : Je ne vois pas des hôtes en ceux qui dépouillent des dieux.

LE HÉRAUT : Voilà ce que je dirai aux enfants d'Égyptos.

LE ROI : Ce souci-là n'inquiète pas mon cœur !

LE HÉRAUT : Mais, pour que mon rapport soit strict et précis — car il faut qu'un héraut rende de tout un compte clair — comment m'exprimerai-je ? par qui dirai-je que me fut arrachée la troupe de cousines sans laquelle je reviens ? Ces débats-là, Arès ne les juge pas d'après des témoignages ; jamais telle querelle ne fut par lui réglée à prix d'argent¹. Il faut d'abord que des guerriers tombent par centaines et rejettent la vie dans les convulsions.

LE ROI : Pourquoi te donner mon nom ? Tu l'apprendras avec le temps, toi comme tes compagnons. Ces femmes, tu les emmèneras, si elles y consentent de bon cœur, quand tu auras, pour les convaincre, trouvé de pieuses raisons. Par un vote unanime, le peuple argien l'a proclamé sans appel : jamais il n'abandonnera à la violence une troupe de femmes. C'est là un clou assez fermement planté et enfoncé, pour que rien ne l'ébranle jamais. Il ne s'agit point de mots inscrits sur des tablettes ni scellés dans des rouleaux de papyrus : tu entends ici le clair langage d'une bouche libre. Allons, vite, hors de ma vue !

LE HÉRAUT : Sache dès lors que tu soulèves là une guerre incertaine. La victoire et la conquête puissent-elles être pour les mâles !

LE ROI : Des mâles, vous en trouverez aussi dans ce pays, et qui ne boivent pas un vin fait avec l'orge².

Le héraut se retire. Le Roi se tourne vers le Chœur.

Pour vous, reprenez confiance, et toutes, avec vos suivantes, entrez dans notre cité bien close, que protège l'appareil de ses remparts élevés. L'État y possède de nombreuses demeures ; moi-même, j'y ai été pourvu d'appartements d'une main généreuse. Des logis sont là tout prêts pour vous, si vous voulez habiter avec d'autres. Vous êtes libres aussi, s'il vous agrée davantage, d'occuper des demeures disposées pour vous seules. Choisissez — vous êtes libres — ce qui vous paraîtra le plus avantageux et le plus agréable. Pour répondants¹ vous avez le Roi et tous les citoyens, dont s'exécute ici la décision : en attendez-vous de plus qualifiés ?

LE CORYPHÉE : ✕ Que des biens sans nombre payent tes bienfaits, roi vénéré entre les Pélasges ! Et que ta bonté nous renvoie ici notre père, le vaillant DANAOS, qui pense et veut pour nous. C'est à lui de décider d'abord où nous devons prendre logis et quel choix nous vaudra bon accueil. Chacun est prêt à lancer le blâme sur un étranger : veillons à ce que tout aille au mieux !

Le Roi sort.

Pour notre bon renom, pour que les gens de ce pays parlent de nous sans malice, rangez-vous, chères captives, dans l'ordre même où Danaos a assigné à chacune de nous la suivante inscrite dans sa dot. ✕

Entre Danaos escorté de gardes.

DANAOS : Mes filles, il faut qu'aux Argiens vous offriez prières, sacrifices et libations, comme à des dieux de l'Olympe ; car, sans se partager, tous ont été nos sauveurs. C'est ainsi qu'ils ont écouté mon récit, avec la sympathie due à des proches, la colère que

méritent vos cousins, et qu'ils ont attaché à ma personne ces suivants, ces hommes d'armes, d'abord pour m'octroyer un privilège qui m'honore, ensuite pour nous garder, moi, du coup imprévu et mortel qui me frapperait par surprise et pour ce pays serait un faix éternel, vous, d'un rapt brutal. En échange de tels bienfaits, nous leur devons, si notre âme est guidée par un bon pilote, l'hommage d'une gratitude qui les honore encore plus que jamais. — Et maintenant, aux nombreuses leçons de modestie inscrites en vous par votre père, vous ajouterez celle-ci : une troupe inconnue ne se fait apprécier qu'avec le temps ; quand il s'agit d'un étranger, chacun tient prêts des mots méchants, et rien ne vient plus vite aux lèvres qu'un propos salissant. Je vous invite donc à ne pas me couvrir de honte, puisque vous possédez cette jeunesse qui attire les yeux des hommes. Le tendre fruit mûr n'est point aisé à protéger : les bêtes s'y attaquent tout comme les hommes, vous le savez, les oiseaux ailés comme les quadrupèdes. De même, des corps pleins de sève Cypris elle-même va proclamant le prix, en invitant l'amour à cueillir la fleur de jeunesse¹. Aussi, sur la délicate beauté des vierges, tous les passants, succombant au désir, lancent-ils le trait charmeur du regard. Ne subissons pas un pareil destin, alors que, pour le fuir, nous avons tant souffert et labouré de notre carène une telle étendue de mer ; ne créons pas d'opprobre pour nous-mêmes, de joie pour mes ennemis. Le logis ne nous manquera pas ; deux nous sont offerts, l'un par Pélasgos, l'autre par la cité — dont nous pouvons même user sans redvance : on nous rend tout facile. Mais songez bien aux leçons paternelles : mettez la modestie plus haut que la vie.

LE CORYPHÉE : Réservons pour d'autres vœux les dieux de l'Olympe ; s'il s'agit de ma fleur, rassure-toi,

mon père : à moins que le Ciel n'ait formé des plans tout nouveaux, je ne dévierai pas de la route qu'a jusqu'ici suivie mon âme.

Danaos sort. Le cortège des Danaïdes se prépare à le suivre.

Assez large

LE CHŒUR : *Allons, célébrons les Bienheureux, seigneurs d'Argos, dieux urbains et dieux riverains des eaux de l'Érasinos antique. — Et vous, suivantes, répondez à notre chant. — Que nos louanges disent la ville des Pélasges ! Le Nil et les bouches n'auront plus l'hommage de nos hymnes,*

mais bien les fleuves¹ qui, par ce pays, vont lui versant l'onde paisible où il s'abreuve et se multiplient en ruisseaux fécondants, pour amollir le terreau argien. Et que la chaste Artémis jette sur cette troupe un regard de pitié, afin que nul hymen ne nous vienne ployer sous le joug de Cypris ! À qui je hais soit réservée l'épreuve !

LES SUIVANTES : *Cypris, mon cantique pieux ne saurait l'oublier. Alliée d'Héra, elle atteint presque au pouvoir de Zeus, et, lors, la déesse aux subtils pensers reçoit l'honneur dû à ses œuvres saintes. À ses côtés, pour assister leur mère, voici Désir, et Persuasion enchanteresse, qui jamais n'a subi un refus : Harmonie aussi a sa part du lot d'Aphrodite, tout comme les Amours au babil joyeux.*

Pour les fugitives je redoute des vents contraires : cruelles douleurs et guerres sanglantes. Pourquoi ont-ils eu du Ciel des brises favorables à leur prompt poursuite ? Ce qu'a fixé le Destin risque fort de s'accomplir — on ne passe pas outre à la pensée de Zeus, auguste et insondable — et, après des milliers de

femmes avant toi, l'hymen pourrait bien être ton lot final.

Mieux marqué

LE CHŒUR : *Ah ! que l'auguste Zeus écarte de moi l'hymen des fils d'Égyptos !*

LES SUIVANTES : *Ce serait pourtant là le mieux.*

LE CHŒUR : *Va, traite à ta guise une intraitable.*

LES SUIVANTES : *Va, tu ne sais pas l'avenir.*

LE CHŒUR : *Puis-je prétendre contempler la pensée de Zeus, plonger ma vue dans l'abîme ?*

LES SUIVANTES : *Formule donc un vœu plus mesuré.*

LE CHŒUR : *Quelle leçon de mesure entends-tu me donner ?*

LES SUIVANTES : *« Rien de trop », même avec les dieux !*

Décidé

LE CHŒUR : *Non ! que le seigneur Zeus m'épargne un hymen cruel avec un époux abhorré ! C'est lui qui libéra Io, qui abolit sa peine d'une main guérisseuse et lui fit sentir sa douce puissance.*

Qu'il donne la victoire aux femmes — je me résigne au moindre mal et à deux tiers de bonheur¹ — et qu'une juste sentence vienne à l'appel de la justice, si ma prière est entendue, par les voies libératrices qui sont à la Divinité !

Les Danaïdes s'éloignent avec les suivantes.

LES SEPT CONTRE THÈBES

NOTICE

Les *Sept* furent représentés au printemps de 467. Ils formaient la troisième pièce d'une trilogie ainsi composée : *Laïos*, *Œdipe*, *Les Sept contre Thèbes*, à laquelle s'ajoutait un drame satyrique, *La Sphinx*. Eschyle obtint le prix. Les *Sept*, en particulier, semblent avoir joui longtemps d'une grande faveur : le texte qui nous a été transmis contient de nombreux *doublets*, qui s'expliquent par les remaniements auxquels ont donné lieu sans doute diverses reprises de la pièce aux ^v et ^{iv} siècles. C'est pour une de ces reprises, qu'on peut dater avec quelque vraisemblance des années 409-405, qu'un poète inconnu ajouta à la pièce d'Eschyle un dénouement postiche, qui annonçait la désobéissance d'Antigone, thème devenu populaire depuis la pièce de Sophocle.

Le sujet de la trilogie est emprunté au cycle thébain, Eschyle a puisé librement dans deux épopées l'*Œdipodie* et la *Thébaïde*, qui n'étaient elles-mêmes, semble-t-il, que des mises en forme assez récentes de chants épiques plus anciens. De ces épopées, malheureusement, il ne nous reste à peu près rien. Il nous est par suite assez malaisé de mesurer exactement l'originalité créatrice d'Eschyle.

Il ne nous reste rien non plus du *Laïos* ni de l'*Œdipe*. Nous n'en savons que ce que nous apprennent les *Sept*. C'est assez cependant pour nous permettre de dégager les données essentielles de la trilogie. — Laïos, roi de Thèbes, désire passionnément un fils ; mais sa femme, Jocaste, demeure stérile. Par trois fois, il se rend à Delphes implorer Apollon, et, par trois fois, le dieu lui ordonne de renoncer à l'espoir d'une dynastie, car sa descendance doit perdre Thèbes. En perpé-

tuant sa race, il sacrifie sa cité; son désir même devient criminel, du jour où le Ciel lui a révélé le danger qu'il fait courir à son pays. Laïos pourtant n'y renonce pas, et, comme les dieux aident toujours les hommes qui travaillent à leur perte, ils permettent que Jocaste devienne mère. Devant le nouveau-né, Laïos comprend sa faute : saisi de terreur, il fait exposer l'enfant. — Mais celui-ci grandit, loin de Thèbes, et un beau jour, au carrefour de Potnies, il rencontre et tue son père, qu'il ne connaît pas. Puis il triomphe de la Sphinx, devient l'époux de Jocaste et monte sur le trône de Thèbes. Deux fils lui naissent, Étéocle et Polynice. Ils sont déjà grands, quand la vérité se fait jour : Œdipe a commis à la fois un parricide et un inceste. Jocaste se pend, Œdipe se crève les yeux, et ses fils l'enferment au fond du palais royal. — Il y subit de cruelles humiliations. Après un sacrifice, on lui sert, un jour, au lieu de l'épaule, part d'honneur qui revient au roi, la hanche de la victime. Il voit là un outrage voulu de ses fils : ils entendent donc le déclarer déchu, le déposséder de son vivant ! Il entre en fureur et lance sur eux une terrible imprécation : ils se partageront ses biens les armes à la main. — Et, en effet, Œdipe est à peine mort que la discussion éclate entre ses fils. Polynice s'enfuit à Argos et y devient le gendre d'Adraste, qu'il décide à former une armée, pour soutenir ses droits au trône d'Œdipe. Sept chefs ennemis apparaissent devant les sept portes de Thèbes. Mais l'armée argienne est repoussée ; les sept chefs sont tués ; Étéocle et Polynice tombent sous les coups l'un de l'autre. Si Thèbes est sauvée, ses deux rois sont morts : la race de Laïos est éteinte.

La trilogie a donc pour sujet la désobéissance de Laïos et ses conséquences. Les malheurs qui atteignent sa postérité sont des résultats de la faute de Laïos. La vengeance d'Apollon poursuit dans le fils et les petits-fils une race qui vit malgré sa volonté. Les hommes ne sont pas pourtant de simples victimes : ils provoquent dans une large mesure les peines dont ils sont frappés. — Laïos surtout est coupable : il avait le droit de souhaiter une descendance ; mais l'oracle une fois entendu, il n'avait pas celui d'exposer Thèbes pour satisfaire ce désir. — Nous ne savons pas quel rôle Eschyle avait prêté à Œdipe pendant sa prospérité, mais nous voyons qu'il considère l'imprécation lancée contre Étéocle et Polynice comme l'acte d'un furieux : il a dépassé son droit en condamnant ses fils à un crime et sa cité aux horreurs de la guerre. — Nous sommes encore moins renseignés sur le conflit qui a divisé

les deux frères : les *Sept* nous placent du côté d'Étéocle et nous laissent tout ignorer de Polynice. Il n'est guère douteux que la pièce précédente, si nous la possédions, nous fit connaître aussi le droit de Polynice. Mais ce droit, quel qu'il soit, Polynice le dépasse en le faisant valoir aux dépens de son pays ; il sacrifie Thèbes à son ambition ; or, « est-il un grief permettant de tarir la source maternelle » ?

Le dénouement de la trilogie n'est cependant pas tout à fait celui qui se laissait prévoir : l'oracle d'Apollon ne se réalise pas entièrement. Il avait prédit à Laïos que sa désobéissance perdrait Thèbes : or, Thèbes est sauvée, et, ses deux rois mourant sans postérité, on ne peut songer à sa conquête par les Épigones : il n'est pas de fils de Polynice pour les amener sous ses murs. Comme il arrive souvent aux poètes grecs, Eschyle a été gêné ici par l'abondance et la diversité des traditions relatives au sujet qu'il avait choisi. Il n'a pu se détacher entièrement des parties de la légende que son plan le forçait à éliminer. Au moment où va s'achever le drame (p. 169), le Chœur demeure anxieux : les dieux sont-ils satisfaits par la destruction de la race de Laïos ? l'oracle s'accomplira-t-il tout entier, et Thèbes n'a-t-elle obtenu qu'un délai ? Il n'est sans doute pas un auditeur d'Eschyle qui, en entendant le Chœur exprimer son angoisse, n'ait pensé à la victoire des Épigones, et il semble que le poète lui-même n'ait pu songer à l'avenir de Thèbes, sans prévoir sa ruine, telle que l'avait chantée l'épopée. Il ne s'est pas aperçu que l'évocation de cette image devait nuire à l'impression qu'il voulait donner à cette fin de trilogie, où la « déroute de la race » doit suffire à marquer le triomphe définitif des dieux.

Mais, cette réserve faite, il faut reconnaître qu'Eschyle a conçu de façon aussi logique qu'émouvante le dénouement de son drame. Si le Ciel en effet ne demande pas d'autres victimes, s'il arrête là ses veugeances, c'est que la race coupable a reconnu la main qui l'a frappée : elle a accepté son destin et elle a ainsi sauvé son pays. C'est là le rôle réservé à Étéocle dans la dernière pièce de la trilogie, et c'est ce qui fait la merveilleuse beauté de cette figure d'homme, la plus belle à coup sûr de tout le théâtre grec. Certains traits nous en échappent sans doute, puisque nous ignorons les torts qu'il a pu avoir à l'égard de son frère : dans la pièce qui nous reste, il apparaît seulement comme l'incarnation même du patriotisme. Le crime commun de Laïos, d'Édipe, de Polynice, a été de sacrifier leur pays à leurs passions : la gloire

d'Étéocle, c'est de se dévouer entièrement à lui. L'appel qu'il adresse aux vieillards et aux adolescents, au moment où s'ouvre la pièce, donne le ton au rôle tout entier. On y sent à la fois une tendresse brûlante pour la « terre maternelle » et une amertume profonde à l'égard des hommes : même de ses concitoyens Étéocle n'attend rien, sinon l'ingratitude. C'est que ce héros est aussi un maudit. Sur lui comme sur Achille, la seule figure qui lui soit comparable, pèse une angoisse ; mais ce n'est pas seulement l'angoisse d'une mort prochaine, c'est celle d'un crime inévitable. Et cependant ce destin qu'il connaît exalte son énergie au lieu de l'amoindrir. Il n'oublie pas ; il sent sans cesse à ses côtés Ara, l'Imprécation, divinité terrible, mais qui lui est devenue familière et qui lui doit la protection qu'un bourreau doit à sa victime avant l'heure du supplice : c'est à elle, en même temps qu'à Zeus, qu'il demande la seule chose qui le touche, le salut de sa cité (v. p. 143). Mais ce destin, en revanche, l'isole des autres hommes ; il n'a pas, comme Achille, le refuge de l'amitié ; il est rude avec ceux qu'il protège : aux femmes qui tremblent il répond par des sarcasmes. Il n'a qu'un instant de faiblesse : quand le sort le met en présence de son frère, il étouffe une plainte (v. p. 163). Mais il se reprend aussitôt. Le crime qu'il va commettre est du moins placé sur la route de son devoir : il bondit au combat. Il doit y périr ; tant mieux ! son honneur de soldat sera sauf ; et, surtout, avec lui disparaîtra la race maudite d'Apollon. Pour éloigner les Érinyes, il faut offrir au Ciel des victimes qui lui agréent : si sa vie est la seule offrande que prisent les dieux, qu'ils soient donc satisfaits ! Il sort ainsi dans un élan de haine fratricide, d'enthousiasme guerrier et de dévotion patriotique, où se mêlent si étroitement les passions les plus nobles et les plus criminelles, qu'il nous apparaît soudain comme l'émouvant symbole d'une humanité inquiète, éternellement ballottée entre des instincts dont elle ne sait plus s'ils sont vertu ou crime, et qui a inventé le sacrifice, pour se justifier à ses propres yeux et racheter les éléments impurs qui concourent à nourrir en elle l'énergie.

Ce caractère est si grand qu'il remplit à lui seul presque toute la pièce et que la scène semble soudain vide, quand il a disparu. Même en dehors de lui, pourtant, la pièce contient d'admirables choses : son chœur de femmes épouvantées, dont l'effroi trépidant fait mieux ressortir la calme décision d'Étéocle ; sa longue description des sept chefs argiens aux blasons orgueilleux et des sept chefs thébains à la sage vail-

lance qui leur sont opposés, avec son arrière-fond d'épopée et ses subtilités puissantes; enfin le long thrène de deuil qui accompagne les funérailles des deux frères, et dont on ne comprend la portée véritable que si l'on se souvient qu'il termine moins la tragédie que la trilogie: la race est vaincue, et Até triomphante a dressé son trophée à la porte de Thèbes devant laquelle sont tombés les deux frères. Leurs cadavres seront portés au tombeau où repose le père qui les a maudits, victime lui-même de son propre père. La vengeance d'Apollon est achevée.

Il ne nous reste rien du drame satyrique, la *Sphinx*. Une peinture de vase nous permet seulement une conjecture. Elle représente Silène, en face de la Sphinx, tenant un oiseau dans sa main fermée. Il est vraisemblable que Silène pose à la Sphinx la question qu'un impie pose ailleurs à l'oracle de Delphes, pour le prendre en défaut: «Ce que j'ai dans ma main est-il mort ou en vie?» et qu'il se dispose, suivant la réponse, à exhiber l'oiseau vivant ou à l'étouffer. En ce cas, Eschyle aurait, dans la *Sphinx*, montré Silène intervertissant les rôles, interrogeant et confondant à son tour le monstre poseur d'énigmes. La tragique histoire de la race de Laïos avait ainsi sa contrepartie joyeuse dans la *Sphinx*, comme celle des Danaïdes l'avait dans *Amynone*, celle des Atrides dans le *Protée*.

PERSONNAGES

ÉTÉOCLE, fils d'Édipe et de Jocaste, roi de Thèbes.

UN MESSAGER.

CHŒUR de Thébaines.

Les Sept contre Thèbes

L'agora de Thèbes. Au fond de l'orchestre des statues de dieux. Toute l'armée est aux remparts ; il n'y a là que des vieillards ou de très jeunes gens. Entre Étéocle.

ÉTÉOCLE : Peuple de Cadmos, il doit dire ce que l'heure exige, le chef qui, tout à sa besogne, au gouvernail de la cité, tient la barre en main, sans laisser dormir ses paupières. Car, en cas de succès, aux dieux tout le mérite ! Si au contraire — ce qu'au Ciel ne plaise ! — un malheur arrive, « Étéocle ! » — un seul nom dans des milliers de bouches — sera célébré par des hymnes grondants et des lamentations, dont Zeus préservateur, pour mériter son nom, puisse-t-il préserver la cité cadméeenne ! Et vous aussi, vous devez tous à cette heure, ceux qui attendent encore la pleine force de la jeunesse comme ceux qu'elle a fuis avec l'âge, gonflant du moins vos muscles pour en doubler la vigueur, chacun enfin se donnant au rôle qui convient à ses forces, porter secours à la cité, aux autels des dieux du pays — afin que leur culte ne soit pas à jamais effacé — à vos fils, et à la Terre maternelle, la plus tendre des nourrices, qui, à l'heure, où, enfants, vous vous traîniez sur son sol bienveillant, a pris toute la charge de votre nour-

riture et fait de vous les loyaux citoyens armés du bouclier qu'elle attend en ce besoin. — Sans doute, jusqu'ici le Ciel penche pour nous : depuis de longs jours que Thèbes est assiégée, la guerre, grâce aux dieux, nous a le plus souvent donné l'avantage. Mais voici qu'aujourd'hui parle le devin¹, pâtre des oiseaux, qui, sans recourir aux présages du feu, par l'oreille et l'esprit, pèse les signes prophétiques avec une science qui jamais n'a menti. Or, ce qu'il déclare, lui, le maître de ces augures, c'est qu'une immense attaque achéenne tout à l'heure se décidait dans la nuit et va sournoisement assaillir notre ville. Donc aux créneaux ! aux portes des remparts ! Tous debout ! courez armés de pied en cap ! Garnissez les parapets, occupez les terrasses des tours, et, aux issues des portes, attendez avec confiance, sans craindre le nombre de nos envahisseurs : les dieux seront pour nous. J'ai, de mon côté, envoyé aux lignes ennemies des guetteurs et éclaireurs, dont les pas, j'en suis sûr, ne seront pas perdus : leurs rapports écoutés, je ne crains plus de surprises.

Entre un messager.

LE MESSAGER : Étéocle, vaillant seigneur des Cadméens, j'arrive des lignes et t'apporte un récit fidèle ; j'ai de mes yeux moi-même vu les choses. Sept preux capitaines ont, sur un bouclier noir, égorgé un taureau, et, leurs mains dans le sang, par Arès, Ényô, et la Déroute altérée de carnage, fait serment, ou d'abattre et saccager la ville de Cadmos, ou, par leur mort, d'eugraisser ce sol de leur sang. Puis, au char d'Adraste², de leurs propres mains, ils suspendaient des souvenirs pour les parents restés à leurs foyers — en pleurant ; mais nulle plainte ne passait leurs lèvres ; leurs cœurs de fer fumaient, bouillant de vaillance : on eût dit des lions aux yeux pleins d'Arès.

Et nulle crainte ne retarde l'effet de leurs promesses : je les ai laissés tirant au sort la porte où chacun d'eux conduirait sa phalange. Donc, en toute hâte, choisis tes meilleurs chefs, l'élite de ta ville, pour qu'ils commandent aux issues de nos portes. Car voici approcher en armure de guerre les soldats d'Argos ! Ils vont, et la poussière monte, et nos champs sont souillés de l'écume blanche que bavent leurs coursiers haletants. Allons, bon pilote, à la barre ! fortifie ta cité, avant que se déchaîne l'ouragan d'Arès : déjà gronde la houle de terre aux flots guerriers ! Saisis pour agir l'occasion la plus prompte. Je garde à ton service mes yeux, fidèles veilleurs, et, sachant par un rapport exact ce qui se passe hors des murs, tu éviteras tout danger.

Il sort.

ÉTÉOCLE : Zeus, Terre, dieux de ma patrie, et toi, Malédiction, puissante Érinys d'un père, épargnez du moins ma cité : n'arrachez pas du sol avec ses racines, entièrement détruite, proie de l'ennemi, une ville qui parle le vrai parler de Grèce, des maisons que protège un foyer ! Ne courbez point un pays libre, une ville fondée par Cadmos, sous un joug d'esclave. Soyez notre secours, je parle dans votre intérêt autant que dans le mien, je crois : une ville prospère, seule, honore ses dieux.

Il sort ; les Thébains le suivent. Une troupe de femmes épouvantées se précipite en désordre dans l'orchestre.

Agité

LE CHŒUR : *Je clame ici ma peur et mes douleurs immenses ! L'armée est lâchée. Il a quitté le camp et roule, innombrable, le flot des cavaliers qui se ruent*

contre nous. J'en crois la poussière soudaine qui monte jusqu'aux cieux, messenger sans voix, mais sincère et vrai.

Et voici le sol de mon pays livré au fracas des sabots¹, qui s'approche, vole et gronde, tel le torrent invincible qui bat le flanc de la montagne. Las! las! dieux et déesses, éloignez le fléau qui fond sur nous!

Ah! une clameur a passé par-dessus nos murs : l'armée des boucliers blancs² s'avance et, prête au combat, se hâte vers Thèbes. Qui donc nous sauvera? quel dieu, quelle déesse nous apportera son secours? Que puis-je, moi, que tomber à genoux devant les statues de nos dieux? Ô Bienheureux fidèles à vos sanctuaires, je m'attache à vos images; car l'heure presse; pourquoi m'attarderais-je en vains gémissements?

Entendez-vous ou non le fracas des boucliers? Quand donc, si ce n'est à cette heure, aurons-nous recours aux supplications des voiles et des guirlandes?

Ah! je vois ce bruit: c'est le heurt d'innombrables javelines! Que vas-tu faire, Arès? Trahiras-tu ton antique domaine! Dieu au casque d'or, jette un regard, un regard sur la ville à qui jadis³ tu donnas ton amour.

Elles sont montées sur le tertre où se dressent les statues des dieux; elles vont de l'une à l'autre.

Divinités de Thèbes, accourez toutes: contemplez une troupe suppliante de vierges qu'épouvante l'esclavage. Autour de leur cité bouillonne une vague guerrière aux casques frémissants soulevée par les vents d'Arès. Ô Zeus, Zeus, père sans qui rien ne s'achève, écarte à jamais de nous le ravisseur ennemi. Les Argiens enserrent la ville de Cadmos! L'effroi me pénètre, l'effroi des armes homicides! Entre les mâchoires des chevaux les mors sonnent un glas de massacre! Sept chefs désignés par leur vaillance, l'ardente javeline

armant leur bras, s'avancent contre nos sept portes, dans l'ordre voulu par le sort!

Et toi, fille de Zeus, puissante guerrière, sois le salut de la cité, Pallas! Et toi, dieu cavalier, dont le trident redouté du poisson règne sur les mers, Poseidôn, délivre-nous, délivre-nous de ces terreurs! Et toi, Arès, hélas! hélas! veille sur une ville qui porte le nom de Cadmos: sois son allié par les armes comme tu l'es par le sang! Et toi, Cypris, antique aïeule de notre race¹, protège-nous! C'est ton sang qui coule en nos veines, et nous venons à toi avec des appels, des sanglots qui implorent ta divinité. Et toi, dieu qui détruit les loups², détruis l'armée de nos ennemis, fais-leur payer nos sanglots! Et toi, vierge née de Létô³, arme-toi!

Ah! ah! j'entends le bruit des chars tout autour de la ville. Ô puissante Héra! — Les essieux ont crié sous le poids des guerriers. Artémis aimée! — Aux javelines qui l'ébranlent l'éther répond en furieux. Quel est donc le destin de Thèbes? Que deviendra ma cité? Où le Ciel la conduit-il à la fin?

Une grêle de pierres vient de loin frapper nos créneaux. Ô cher Apollon! — J'entends à nos portes le fracas des boucliers d'airain. Ah! prête-nous l'oreille, toi dont Zeus a fait l'arbitre sacré qui décide au combat du sort d'une guerre⁴; et toi, divine reine, Onka, qu'on adore devant nos murs, protège la ville aux sept portes!

Plus franc

Ah! dieux tout-puissants, ah! dieux et déesses institués gardiens des remparts de Thèbes, notre cité succombe sous l'effort des lances; ne la livrez pas à une

armée qui parle une autre langue¹. Exaucez des vierges, exaucez pleinement les prières des bras tendus vers vous.

Ah! divinités amies, enveloppez cette ville de votre secours libérateur; montrez que vous chérissez vos cités! Souvenez-vous des sacrifices que ce peuple vous offrit, et que ce souvenir vous guide à son secours. Ne soyez pas oublieuses des mystères prodigieux d'offrandes célébrés dans cette cité.

Entre Étéocle.

ÉTÉOCLE : Je vous le demande à vous-mêmes, intolérables créatures : est-ce là faire ce qui convient et ce qui sauvera la ville ? est-ce là donner confiance à ce peuple assiégé, que de vous jeter sur les statues des dieux thébains avec des cris, des hurlements qui font horreur aux gens sensés ? Ah ! aussi bien dans le malheur que dans la douce prospérité, le Ciel me garde de la femme ! Triomphe-t-elle, ce n'est plus qu'une insolence inabordable. Prend-elle peur, c'est un fléau pire encore pour sa maison et sa cité. Aujourd'hui même, avec vos courses éperdues par la ville, vous avez parmi les nôtres clamé l'appel de la lâcheté peureuse ; et ceux qui sont devant nos murailles ont ainsi le meilleur renfort, tandis que nous nous détruisons nous-mêmes derrière elles. Voilà ce qu'on gagne à vivre avec des femmes ! Mais cette fois, quiconque n'entendra pas mon ordre, homme, femme — ou tout autre — verra un arrêt de mort tôt délibéré sur lui, et n'échappera pas, j'en répons, aux pierres meurtrières du peuple. Ce qui se fait hors de la maison est l'affaire des hommes — que la femme n'y donne point sa voix ! Reste chez toi et cesse de nous nuire. Entends-tu ou non ? parlé-je à une sourde ?

Agité

LE CHŒUR : *Ô cher enfant d'Edipe, je prends peur à ouïr le fracas, le fracas des chars sonores, le cri qu'ont poussé les essieux en ébranlant les roues, et aussi le frein des chevaux, qui jamais ne s'endort dans leurs bouches, le mors, fils de la flamme !*

ÉTÉOCLE : Eh quoi ! est-ce en fuyant de la poupe à la proue qu'un marin trouva jamais la manœuvre qui doit le sauver, à l'heure où peine la nef sous l'assaut du flot de mer ?

LE CHŒUR : *Non, je me suis seulement ruée sur les vieilles statues de nos dieux, mettant mon espoir dans le Ciel, au premier grondement de l'avalanche meurtrière qui dévale contre nos portes, C'est alors que l'effroi m'a jetée vers les Bienheureux pour les supplier d'étendre leurs secours sur notre cité !*

ÉTÉOCLE : Que nos remparts repoussent l'armée ennemie, voilà la prière à leur faire ! Aussi bien, ce sera l'intérêt des dieux mêmes. Ne dit-on pas que ses dieux désertent une cité prise ?

LE CHŒUR : *Ah ! que de mes jours je ne voie Thèbes abandonnée des dieux ici réunis ! Que jamais je n'aie le spectacle de ma ville parcourue en tout sens par des soldats approchant d'elle une flamme destructrice !*

ÉTÉOCLE : Invoque les dieux, sans pour cela te sottement conduire ! La discipline est mère du succès qui seul, ô femme, assure la vie sauve. Voilà la vérité.

LE CHŒUR : *Oui, mais le pouvoir céleste est plus puissant encore. C'est lui qui souvent, quand l'homme plongé dans des maux sans issue, en sa détresse amère, voit un brouillard déjà descendre sur ses yeux, brusquement le relève.*

ÉTÉOCLE : C'est aux hommes à offrir aux dieux des hécatombes, à questionner le sort en tâtant l'ennemi. Ton rôle, à toi, est de te taire et de rester dans ta maison.

LE CHŒUR : *Nous devons aux dieux d'habiter une ville invaincue et de voir nos remparts nous protéger encore des hordes ennemies. Quelle inquiétude jalouse peut prendre ombrage de mes prières ?*

ÉTÉOCLE : Je ne te dénie point le droit d'honorer les dieux ; mais, si tu ne veux pas semer la lâcheté au cœur des citoyens, reste en repos, ne laisse pas déborder ta terreur.

LE CHŒUR : *Un fracas confus tout à l'heure a frappé mes oreilles, et, d'une fuite épouvantée, j'ai couru vers cette acropole, séjour révééré.*

ÉTÉOCLE : Alors, n'allez pas, quand vous entendrez parler de blessés, de morts, vous précipiter dans des lamentations. C'est le vin d'Arès que le sang des hommes !

LE CORYPHÉE : Ciel ! j'entends maintenant hennir les chevaux !

ÉTÉOCLE : Entends sans trop montrer alors que tu entends.

LE CORYPHÉE : Thèbes gémit du fond de son sol ; ils nous enveloppent !

ÉTÉOCLE : Je suis là pour savoir les mesures à prendre.

LE CORYPHÉE : J'ai peur ; le bruit des portes heurtées croît encore.

ÉTÉOCLE : Ne cesseras-tu pas de crier ainsi par la ville. Silence !

LE CORYPHÉE : Ô dieux ici assemblés, n'abandonnez pas nos remparts !

ÉTÉOCLE : Malheur ! ne te peux-tu résigner à te taire ?

LE CORYPHÉE : Dieux de ma cité, épargnez-moi l'esclavage !

ÉTÉOCLE : C'est toi qui nous livres à l'esclavage, et moi et toute ta ville.

LE CORYPHÉE : Zeus tout-puissant, tourne tes traits contre nos ennemis !

ÉTÉOCLE : Ô Zeus, qu'as-tu créé en nous créant la femme ?

LE CORYPHÉE : Un être misérable, aussi bien que l'homme, quand leur ville est prise.

ÉTÉOCLE : Encore parler de malheurs, et quand tu étreins des dieux !

LE CORYPHÉE : Je n'ai plus de courage : l'épouvante m'arrache mes mots !

ÉTÉOCLE : Je t'en prie, voudrais-tu m'accorder une légère grâce ?

LE CORYPHÉE : Dis vite, et vite je saurai.

ÉTÉOCLE : Tais-toi, malheureuse ; cesse d'effrayer les tiens.

LE CORYPHÉE : Je me tais : mon sort sera le sort de tous.

ÉTÉOCLE : Voilà un mot que je retiens : je te laisse les autres ! Mais fais plus ; quitte ces statues et adresse aux dieux la seule prière qui vaille : qu'ils combattent avec nous. Puis écoute mes vœux, à moi, et accompagne-les, comme d'un péan favorable, de la clameur sacrée, du cri rituel qui, en Grèce, salue la chute des victimes¹ : il donnera confiance aux nôtres et dissipera en eux tout effroi de l'ennemi. Devant les dieux maîtres de ce pays, dieux des campagnes, dieux gardiens de nos places, source de Dirké², eaux de l'Isménos, je le déclare, si tout s'achève heureusement, si notre ville est sauvée, je ferai couler le sang des brebis sur les autels divins, pour célébrer notre victoire ; et des vêtements de nos ennemis, dépouilles déchirées par la javeline, je ferai des offrandes pen-

dues aux murs de leurs saintes demeures. Voilà les vœux que je t'engage à faire, au lieu de te complaire à ces gémissements, à ces cris haletants, aussi vains que sauvages, qui ne te feront pas échapper au destin. Moi, aux sept issues de nos remparts, pour tenir tête à l'ennemi, j'irai placer six guerriers de grande allure — et moi septième — avant que des messagers affolés et des rumeurs trop promptes ne viennent nous surprendre et mettre tout en feu sous la menace de la nécessité.

Étéocle sort.

Assez vif

LE CHŒUR : *Je voudrais t'obéir ; mais l'effroi tient mon cœur en éveil, et l'angoisse, installée aux portes de mon âme, en moi enflamme l'épouvante : je crains l'armée qui entoure nos murs comme, pour sa couvée, la colombe tremblante craint le serpent aux étreintes de mort.*

Les uns déjà, en masse, en foule, marchent vers nos remparts — que vais-je devenir ? Les autres, contre la ville déjà enveloppée, lancent des pierres tranchantes. À tout prix, ô dieux, fils de Zeus, secourez le peuple issu de Cadmos.

Quelle contrée vous offrira sol préférable au sol thébain, si vous désertez ce pays de glèbe profonde, et l'eau de Dirké, la plus nourricière des sources que font jaillir et Poseidôn qui ceint la terre et les enfants de Téthys¹ ?

Ainsi donc, ô dieux maîtres de cette ville, sur ceux qui sont hors de ses murs, faites choir la lâcheté qui perd les hommes, l'égarément qui jette ses armes, et conquérez la gloire pour cette cité ; défenseurs de Thèbes,

demeurez fidèles à vos sanctuaires : nos gémissements aigus vous implorent.

Il serait lamentable qu'une aussi vieille cité se vît jeter à l'Hadès, proie asservie par la lance, et, avec l'aveu des dieux, réduite en cendre friable, honteusement dévastée par l'Achéen ;

que ses femmes fussent traînées — veuves de défenseurs, hélas ! jeunes et vieilles à la fois — par les cheveux, ainsi que des cavales, les vêtements en lambeaux, tandis que la ville se vide au milieu des cris

et que marche à la mort¹ un butin aux cris confus. Ah ! je redoute de lourds désastres !

Et il serait pitoyable que de chastes vierges avant les rites qui cueilleront leur tendre fleur, prissent la route nouvelle d'une demeure abhorrée. Ah ! les morts, je l'assure, ont un meilleur destin !

Quand une cité succombe, hélas ! innombrables sont ses maux. Tel vainqueur fait des prisonniers, tel autre tue ; ailleurs, on incendie. La fumée souille la ville entière.

Arès² souffle en furieux, domptant les hommes, violant tout ce qu'on révère.

Un peu plus agité

Et voici des bruits sourds par toute la ville. Autour d'elle s'étend le filet où se prennent les places fortes³. Le guerrier s'affaisse sous la lance du guerrier. Les vagissements sanglants des nourrissons élèvent leur plainte enfantine.

Partout le rapt, frère de la poursuite. Un pillard aux mains pleines croise un pillard aux mains pleines ; un pillard aux mains vides appelle un pillard aux mains vides, pour se procurer un complice : aucun ne veut ni

moins ni même autant. Ce qui s'ensuit, l'esprit suffit à l'imaginer.

Des fruits de la terre, de toutes sortes, sont tombés sur le sol, affligeant spectacle! et l'œil des ménagères se remplit d'amertume. Par masses, pêle-mêle, les dons de la glèbe roulent en torrents inutiles.

Et des captives, encore novices à la souffrance, sanglotent en songeant au lit réservé à l'esclave, au lit du soldat à qui le hasard les donne: elles n'ont plus d'autre sort à attendre que de servir aux nuits d'un ennemi vainqueur, pour renforcer des douleurs dignes de toutes leurs larmes.

LE CORYPHÉE: Voici, je crois, l'éclaireur de l'armée, qui vient à nous, amis, avec un nouveau message. Dans sa hâte, il va pressant le jeu des jarrets qui le portent. — Et voici le roi lui-même, fils d'Œdipe, qui accourt entendre ce que bien à propos lui apporte son envoyé. Dans sa hâte, lui aussi, ne compose plus sa démarche¹.

Le messager entre en courant. Étéocle arrive du côté opposé et se précipite au-devant de lui.

LE MESSAGE: Je puis dire — je le sais exactement — ce que font nos ennemis, comment surtout, au choix des portes, chacun a tiré son lot. C'est Tydée qui gronde déjà devant la porte Proïfide; mais le devin l'empêche de franchir l'Isménos², car les victimes restent défavorables. Et Tydée, tout bouillant, altéré de combats, crie comme un serpent strident au soleil de midi, et lance l'outrage au devin, fils d'Oïclée, qui « lâchement, cherche à flatter la mort et le combat ». Voilà son langage, cependant qu'il secoue trois aigrettes ombreuses, crinière de son casque, et que, sous son bouclier, des cloches de bronze sonnent

l'épouvante. Sur le bouclier même il porte un blason d'orgueil : un ciel ciselé, resplendissant d'étoiles, où, radieuse, la lune en son plein brille au centre de l'écu, reine des astres, œil de la nuit. Voilà la démenche que trahit l'insolent harnois, tandis qu'il crie sur la berge du fleuve, avide de batailles, pareil au coursier qui, crachant sur son frein sa fureur haletante, attend, tout fumant, l'appel de la trompette. Qui lui opposeras-tu ? qui donc, à l'heure où la barrière tombera, est qualifié pour assurer la défense de la porte de Proitos ?

ÉTÉOCLE : L'armure d'un guerrier n'a rien qui m'effraie, moi. Il n'est pas de blason qui fasse de blessure ; ni aigrettes ni cloches ne décibrent sans le secours de la lance. Et quant à cette nuit, que tu nous dépeins sur son bouclier, éclatante d'étoiles célestes, je sais quelqu'un pour qui son délire pourrait bien être vrai prophète ! Que cette nuit s'abatte sur ses yeux mourants, et c'est à celui qui le porte que ce blason d'orgueil se trouvera exactement et strictement s'appliquer : c'est contre lui-même alors qu'il aura rendu cet oracle de démesure¹ ! À Tydée j'opposerai, moi, le preux fils d'Astacos pour défenseur de cette porte. De très noble race, il vénère le trône de l'Honneur et déteste les propos orgueilleux : s'il renâcle aux vilenies, il n'a point pour cela coutume d'être lâche. Il a poussé sur la souche des Fils du Sillon² épargnés par Arès, et c'est un vrai enfant de la terre thébaine que Mélanippe ! Du combat, les dés d'Arès décideront ; mais c'est vraiment le Droit du sang qui l'envoie en son nom écarter de la terre à qui il doit le jour les lances ennemies.

Agité

LE CHŒUR : *Qu'à notre champion le Ciel réserve le succès, car il a tous les droits à partir au secours de*

Thèbes. Mais je tremble à l'idée de contempler un jour le sanglant trépas de fils tombés pour leur mère!

LE MESSAGER : Les dieux lui donnent donc le succès que tu veux! — C'est Capanée ensuite que le sort a placé devant la porte Électre: un mécréant aussi, pire que le premier et dont la jactance dit l'orgueil surhumain. Il adresse à nos murs d'effroyables menaces — que le destin nous garde de voir accomplies! Le Ciel le veuille ou non, il affirme qu'il sacragera cette ville et que le défi de Zeus même, s'abattant devant lui, ne l'arrêterait pas. Les éclairs, les carreaux de la foudre, il les compare aux ardeurs de midi. Pour blason il a un homme nu, portant le feu; une torche flambante arme ses mains, et il proclame en lettres d'or: «J'incendierai la ville.» Contre pareil guerrier envoie... Mais qui peut lutter avec lui? qui peut sans effroi supporter l'homme et sa jactance?

ÉTÉOCLE : Et voilà qui nous crée encore davantage sur avantage! Quand les hommes sont pleins de fol orgueil, leur langage est contre eux le plus véridique des accusateurs. Capanée menace, prêt à passer aux actes; méprisant les dieux, exerçant sa bouche à traduire sa folle arrogance, simple mortel, il envoie pour Zeus vers le ciel des mots sonores et grondants: j'ai, moi, l'assurance qu'à lui, fatalement, la foudre viendra, portant le feu, et nullement comparable aux ardeurs du soleil de midi. Et, du côté des hommes même — en dépit de son insolent langage — il en est un déjà désigné contre lui, le puissant Polyphonte, volonté ardente, rempart éprouvé, que suivra la faveur d'Artémis Protectrice et des autres dieux. — Passe à un autre chef et à une autre porte.

Agité

LE CHŒUR : *Ah ! périsse celui qui lance contre Thèbes telles imprécations, et qu'un trait de la foudre le cloue donc sur place, avant qu'il ait pu faire irruption dans ma demeure et, de sa lance arrogante, me jeter hors de ma chambre virginale !*

LE MESSAGER : Je passe à celui que le sort a désigné ensuite pour attaquer nos portes. Étéoclos est le troisième chef pour qui un troisième lot a bondi hors du casque d'airain renversé. C'est contre la porte Néiste qu'il doit lancer sa phalange ; et il fait tourner ses cavales¹, grondantes sous leurs têtieres, qui voudraient déjà bondir vers nos portes et dont les muselières sifflent un refrain barbare, emplies du souffle de leurs naseaux arrogants. Son bouclier porte un emblème qui n'est pas d'allure modeste. Un soldat y gravit les degrés d'une échelle appliquée au mur ennemi qu'il prétend renverser, et il crie, si j'en crois les lettres assemblées à côté de lui, qu'Arès lui-même ne le jetterait pas à bas de ce rempart. À celui-là aussi envoie le guerrier capable d'écarter de notre ville, à nous, le joug de l'esclavage.

ÉTÉOCLE : J'enverrais aussitôt le guerrier que tu veux — si, par une heureuse chance, il n'était déjà envoyé. C'est un homme qui ne porte sa jactance que dans ses bras : Mégareus, fils de Créon, de la race des Fils du Sillon. Ce n'est pas lui qui, s'effrayant d'un grondement de cavales aux hennissements furieux, jamais abandonnera nos portes ; mais ou bien, en mourant, il paiera sa dette au sol qui l'a nourri, ou bien, maîtrisant et les deux guerriers et la ville que porte ce bouclier, il en fera des dépouilles qui iront orner la maison de son père. — Dis-nous la jactance d'un autre et ne nous sois point avare de rapports.

Agité

LE CHŒUR : *Mes prières demandent ensemble la victoire — va, défenseur de mon foyer! — et, pour les autres, la défaite. Si, dans leur délire, ils prononcent sur Thèbes des mots pleins de superbe, veuille donc Zeus Dispensateur jeter sur eux un regard de courroux.*

LE MESSAGER : Un quatrième chef, chargé de la porte voisine, celle d'Athéna Onka¹, s'en approche en criant : c'est la stature, la forme gigantesque d'Hippomédon. À voir tourner à son bras cette aire immense qu'est l'orbe de son bouclier, j'ai frémi — je ne puis le nier. Certes, le blasonnier n'était pas un vil artisan, qui, pour son écu, lui fournit pareil travail : un Typhée, qui, de sa bouche enflammée, épand une vapeur noirâtre, sœur tourbillonnaute du feu, tandis que des entrelacs de serpents forment le fond de la bande qui court autour de l'orbe rebondi. Lui-même a poussé une clameur de guerre et, plein d'Arès, il appelle la bataille comme une Thyiade en délire, avec des yeux qui sèment l'épouvante. Il faut prendre bien garde à ce que peut tenter un pareil guerrier, car c'est la panique que, devant nos portes, déjà proclame sa jactance.

ÉTÉOCLE : Oui, mais d'abord Pallas Onka, la voisine de Thèbes, qui habite près de cette porte, abominant sa démesure, l'écartera de sa couvée, comme un horrible serpent. En outre, Hyperbios, noble fils d'Oinops, est le héros déjà choisi à la mesure de ce guerrier. Il ne prétend qu'interroger le sort à l'heure du besoin². Ni son port ni son cœur ni son armure ne prêtent à un blâme. Hermès les a à bon droit appariés : c'est un ennemi qui engagera la lutte avec un ennemi, et ils heurteront des dieux ennemis sur

leurs boucliers : si l'un porte Typhée à la bouche enflammée, Hyperbios, lui, a sur son écu Zeus, père des dieux, ferme en son trône, les carreaux de feu dans la main — et personne que je sache, n'a vu encore Zeus vaincu !

Agité

LE CHŒUR : *J'ai l'assurance que celui qui, sur son écu, porte le corps enseveli de l'odieux adversaire du Ciel, image en horreur aux hommes aussi bien qu'aux dieux éternels, viendra devant nos portes s'abattre le front en avant.*

LE MESSAGER : Ainsi en soit-il donc ! Je passe maintenant au cinquième chef, placé devant notre cinquième porte, la porte du Nord, près du tombeau d'Amphion, fils de Zeus. Il jure par la javeline qu'il tient à son poing et que sa foi révère plus qu'une divinité, plus que ses yeux mêmes, qu'il ravagera la cité cadméeenne, en dépit de Zeus. Ainsi parle ce rejeton d'une mère montagnarde, gracieux visage, homme-enfant, dont le duvet de l'adolescence commence à percer les joues et à croître en touffes épaisses. Mais son cœur n'a rien des vierges dont il porte le nom et c'est avec un œil farouche qu'il s'approche, Parthénopée l'Arcadien ! Tel guerrier n'est qu'un métèque ; mais, à Argos qui l'a nourri il entend payer amplement sa dette ; il n'est certes pas venu pour marchander la bataille, mais plutôt pour faire honneur au chemin parcouru. Toutefois, ce n'est pas sans jactance qu'il se présente devant nos portes ; car, sur l'écu d'airain, rempart arrondi de son corps, il allait brandissant l'affront infligé à Thèbes, la Sphinx mangeuse de chair crue, dont l'image, fixée par des clous, se détache, éclatante, en relief, et qui maintient sous elle un

Cadméen, afin d'attirer sur le guerrier le plus de traits qu'il se pourra.

ÉTÉOCLE : Ah ! si les dieux leur accordaient un sort digne de leurs pensers, à ceux-là, et à leur jactance impie ! Ce serait pour eux l'anéantissement complet et misérable. — Pour l'Arcadien aussi dont tu nous parles, j'ai un guerrier sans jactance et dont le bras voit ce qu'il doit faire : c'est Actor, le frère du guerrier précédent. Celui-là ne permettra pas à ce torrent de mots sans actes d'aller faire croître des malheurs à l'intérieur de nos remparts, et pas davantage de franchir nos murs à celui qui porte l'image d'une bête monstrueuse et abhorrée sur un bouclier ennemi. C'est elle-même qui fera ses plaintes à celui qui la porte, quand elle subira un violent martelage — et cette fois en creux ! — au pied de nos murailles. Si les dieux le veulent, puissé-je avoir dit vrai !

Agité

LE CHŒUR : *Les mots s'enforcent dans ma poitrine, mes cheveux tressés se dressent, quand j'entends parler l'insolence de ces impies arrogants. Ah ! puissent donc les dieux les anéantir sur ce sol !*

LE MESSAGER : Je passe au sixième, à la fois un sage et un brave au combat, le puissant devin Amphiraos. Placé devant la porte Homoloïs, il poursuit de ses invectives le puissant Tydée, « Tydée, le meurtrier², le trouble de sa propre cité, et, pour Argos, le plus grand maître d'infortunes, le recors d'Érinys³, le serviteur de la mort, et le conseiller pour Adraste de tous ces malheurs ! » Puis c'est vers ton frère, le puissant Polynice, qu'il tourne ses regards, les yeux très haut levés⁴, et, à la fin, par deux fois, il l'appelle, en scandant son nom, et ces mots sortent de sa bouche :

« Ah ! le bel ouvrage, aimé du Ciel, glorieux à entendre et à répéter pour tes neveux : détruire le pays de ses pères, les dieux de sa race, en lançant contre eux une armée étrangère ! Est-il donc un grief permettant de tarir la source maternelle ? Est-ce la terre de la patrie, grâce à tes soins conquise par la lance, qui doit servir ta cause ? Pour moi, j'engraisserai ce sol, devin caché dans la terre ennemie. Combattons : le trépas que j'attends ne sera pas sans gloire. » Ainsi parlait le devin, cependant qu'il portait posément un bouclier d'airain massif. Mais aucun blason ne s'y voyait sur l'orbe ; car il ne veut pas paraître un héros, il veut l'être, et cultive en son cœur le sillon profond d'où germent les nobles desseins. — À celui-là je t'engage à envoyer des adversaires sages et braves à la fois : redoutable est celui qui révère les dieux.

ÉTÉOCLE : Hélas ! quel présage rapproche ici un juste des impies ! dans toute entreprise, rien de mauvais comme de mauvais compagnons. La récolte n'en est point à engranger¹. Qu'un homme pieux s'embarque avec des marins ardents à achever un crime, et il périt avec leur engeance maudite. Qu'un juste s'associe à des citoyens inhospitaliers, oublieux du Ciel, et le voilà fatalement pris au même filet : il succombe sous le harpon divin qui ne distingue pas ! Ainsi le devin fils d'Oïclée, homme sage, juste, brave et pieux, illustre prophète, pour s'être trouvé mêlé malgré lui à des impies au langage téméraire, engagés dans une route sur laquelle le retour doit être long², sera, si Zeus le veut, ramassé par le même coup de filet. — Je crois qu'il n'attaquera même pas nos portes, non qu'il soit sans courage ou de volonté lâche, mais il doit savoir qu'il tombera dans la bataille, si les oracles de Loxias ne sont pas stériles, et il a coutume de ne dire que ce qu'il convient ou de se taire. En face de lui toutefois nous placerons un

portier inhospitalier, le puissant Lasthène : si son esprit est d'un vieillard, ses muscles sont jeunes, son œil agile et son bras prompt à frapper de la javeline le flanc découvert par le bouclier. Mais, pour les mortels, le succès n'est qu'un don des dieux.

Agité

LE CHŒUR : *Que les dieux donc entendent et exaucent mes justes prières, afin que le succès appartienne à Thèbes ; et qu'ils fassent retomber les maux de la guerre sur nos envahisseurs ! qu'en dehors de nos murs, Zeus, de sa foudre, les frappe et tue !*

LE MESSAGER : Je passerai maintenant au septième chef que voici devant la septième porte — à ton propre frère — et au sort que ses imprécations, ses prières demandent pour cette ville. Il veut, après avoir escaladé nos murs, s'être proclamé vainqueur et avoir entonné le péan de la conquête, se mesurer avec toi, et, alors, ou te tuer et tomber mort près de toi, ou, s'il laisse vivre qui l'a privé de ses droits, du moins, par un exil qui te jette à ton tour hors de Thèbes tirer de toi vengeance égale. Voilà ce qu'il clame, en suppliant les divinités ancestrales de la terre paternelle de veiller à l'entier achèvement de ses vœux, le puissant Polynice ! Et il porte un écu rond, tout récemment forgé¹, où est fixé un double emblème : un guerrier en or ciselé s'y voit conduit par une femme, guide au front serein. Et celle-ci se prétend la Justice, comme veulent l'indiquer les lettres placées près d'elle : « Et je ramènerai cet homme, pour qu'il recouvre sa ville et l'accès de sa demeure paternelle. » — Je t'ai dit exactement leurs intentions : tu n'auras jamais de blâme à adresser à mes

rapports ; mais décide seul du coup de barre à donner à la cité.

Il sort.

ÉTÉOCLE : Ah ! race furieuse, si durement haïe des dieux ! Ah ! race d'Œdipe — ma race ! — digne de toutes les larmes ! Hélas ! voici accomplies aujourd'hui les malédictions d'un père ! — Mais il ne convient ni de pleurer ni de se plaindre, de peur de faire naître des lamentations plus lourdes à mon front. Pour ce Polynice — vraiment si bien nommé¹ — nous saurons bientôt jusqu'où se réalisera son emblème, et, si, pour le ramener, il suffira de lettres d'or ciselées sur un bouclier, flux d'insolence d'un cœur en délire. Si la vierge, fille de Zeus, la Justice, était dans ses actes et dans son âme, cela pourrait être. Mais jamais encore, ni le jour où il s'évada des ténèbres du sein maternel, ni quand il grandissait, ni quand il entra dans l'adolescence, ni quand se formait en touffes le duvet sur son menton, la Justice ne l'a honoré d'un mot ; et ce n'est pas, je pense, au moment où il meurtrit la terre de ses pères, qu'elle peut être à ses côtés — ou elle serait alors entièrement infidèle à son nom, cette Justice qui s'associerait à un homme dont l'audace ne recule devant rien. Voilà en quoi j'ai foi, et c'est moi-même qui irai me mesurer avec lui. Quel autre serait donc plus qualifié ? Roi contre roi, frère contre frère, ennemi contre ennemi, j'engagerai le combat avec lui. Allons ! qu'on m'apporte aussitôt mes cnémides, défenses des pierres et des javelines.

LE CORYPHÉE : Non, ô le plus cher des hommes, fils d'Œdipe, ne deviens pas, dans ta colère, semblable à celui qui parle un si criminel langage. C'est assez que les Cadméens en viennent aux mains avec des Argiens : de ce sang on peut se purifier. Mais le meurtre

de deux frères, tombés sous des coups mutuels, c'est là une souillure qui ne vieillit pas.

ÉTÉOCLE : Supporter un malheur que n'accompagne point la honte, soit ! puisqu'il n'est point d'autre profit qui demeure chez les morts. Mais aux malheurs qui sont aussi des hontes tu ne saurais promettre un beau renom !

Agité

LE CHŒUR : *Quel est ce délire, enfant ? Ne laisse pas l'égarément d'une folie meurtrière emplir ton cœur et t'emporter. Rejette, déjà en son principe, cette convoitise mauvaise.*

ÉTÉOCLE : Puisque le Ciel lui-même précipite les choses, qu'elle aille donc, au gré du vent qui la pousse, vers son lot, l'onde du Cocyte, la race odieuse à Phoi-bos, la race entière de Laïos !

LE CHŒUR : *Ah ! de quelle dent cruelle te mord donc le désir qui t'entraîne à achever, en dépit de ses fruits amers, l'effusion homicide d'un sang qui t'est interdit !*

ÉTÉOCLE : C'est que l'odieuse, la noire Imprécation d'un père, sans une larme en ses yeux secs, est là qui s'approche et me dit : « Tout est profit à mourir plus tôt que plus tard. »

LE CHŒUR : *Eh bien ! résiste à qui veut t'entraîner. Tu ne seras pas appelé un lâche pour avoir réussi à vivre. L'Érinys à l'égide noire attachée à cette maison n'en sortira-t-elle pas le jour où les dieux agréeront la victime par tes mains offertes ?*

ÉTÉOCLE : Les dieux ! ils n'ont désormais plus souci de moi. L'offrande de ma mort, seule, a du prix pour

eux. Ai-je encore une raison de flatter un trépas qui me fait disparaître ?

LE CHŒUR : *Oui, aujourd'hui au moins, tandis qu'il est tout proche. Aussi bien, avec le temps, le Destin peut-il changer de dessein et venir sur toi d'un souffle plus clément. Aujourd'hui, il fait rage.*

ÉTÉOCLE : Qui a déchaîné cette rage ? les malédictions d'Œdipe ! Elles n'étaient que trop vraies, les visions de mes songes, qui partageaient mon patrimoine !

LE CORYPHÉE : Va, écoute des femmes, si dur qu'il te soit de le faire.

ÉTÉOCLE : Donnez donc des avis qui se puissent suivre, et sans longs discours !

LE CORYPHÉE : Ne prends pas ce chemin : ne va pas à la septième porte.

ÉTÉOCLE : Mon cœur est aiguisé : des mots ne l'émuuseront pas.

LE CORYPHÉE : Un succès, même acquis sans gloire, atteste la faveur des dieux.

ÉTÉOCLE : Ce n'est pas à un soldat à admettre telle maxime.

LE CORYPHÉE : Quoi ! tu voudrais faucher l'existence d'un frère ?

ÉTÉOCLE : Aux malheurs que les dieux envoient nul ne saurait échapper.

Il sort en courant.

Assez soutenu

LE CHŒUR : *J'ai peur que celle qui détruit les maisons, la déesse si peu semblable aux déesses, la prophétesse trop véridique de malheurs, l'Érinys appelée par les vœux d'un père, n'accomplisse les*

imprécations courroucées d'Œdipe en démente : c'est à leur perte que ce conflit jette ses fils.

Celui qui agite les dés, l'étranger Chalybe, émigré de Scythie,

dur partageur de patrimoines, le Fer au cœur cruel, a déjà, en secouant les sorts, décidé qu'ils n'occuperaient de leurs terres que ce qu'en peut tenir un mort — à jamais frustrés de leurs vastes champs!

Plus vif

Quand ils seront morts, tous deux tués, tous deux massacrés par un frère, quand la poussière du sol aura bu le sang noir et figé du meurtre,

qui en saurait offrir des purifications? qui les en pourrait laver? Ah! souffrances neuves qui viennent se mêler aux douleurs d'autrefois!

Je pense à la faute ancienne, vite châtiée, et qui pourtant dure encore à la troisième génération, la faute de Laïos, rebelle à Apollon,

qui, par trois fois, à Pythô, son sanctuaire prophétique, centre du monde, lui avait déclaré qu'il devait mourir sans enfant, s'il voulait le salut de Thèbes.

Mais Laïos succombe à un doux égarement¹, et il engendre sa propre mort, Œdipe le parricide, qui a osé ensemer

le sillon sacré où il s'était formé et y planter une souche sanglante: un délire unissait les époux en folie²!

Et maintenant une mer de maux vers nous pousse ses lames. Si l'une s'écroule, elle en soulève une autre, trois fois plus puissante, qui gronde et bouillonne autour de la poupe de notre cité.

Allons, mes amies, qu'au vent des sanglots vos bras battent autour de vos fronts l'entraînante cadence de nage qui, de tout temps, à travers l'Achéron a su faire passer la lourde nef aux voiles noires, avec ses pèlerins, jusqu'à la rive ignorée d'Apollon, la rive sans soleil, hospitalière et ténébreuse !

Le Chœur se partage en demi-chœurs qui se répondent.

Assez vif

Hélas ! pauvres fous, incrédules à vos amis, insatiables de misères, vous avez pris possession de la demeure paternelle, malheureux ! les armes à la main.

✕ Malheureux, oui ! puisqu'ils ont été chercher un trépas malheureux pour le malheur de leur maison. ✕

Même mouvement

Hélas ! renverseurs de murailles, vous avez attaqué celle de votre propre maison ! rois, vous avez connu une royauté douloureuse ! et vous voilà désormais réconciliés par le fer !

✕ Et elle a réalisé ce qu'elle avait arrêté, la puissante Érinys de leur père Œdipe ! ✕

Un peu plus agité

— *Frappés — ah ! oui, frappés ! — au flanc gauche, au flanc fraternel, vous voici donc enfin départagés ? ! Hélas ! infortunés ! hélas ! imprécations à qui sont dues ces mutuelles tueries !*

— *Il a transpercé leur maison en même temps que leurs corps, le coup dont tu les dis frappés, conduit par*

Dois-je me réjouir et saluer d'une clameur pieuse
le Sauveur¹, qui de tout mal a préservé notre cité ?

Ou pleurer ses chefs de guerre, douloureux et
misérables, privés de postérité,

qui, pour justifier strictement leur nom, en vrais
« chercheurs de querelles² », ont péri dans un désac-
cord sacrilège ?



Animé

LE CHŒUR : *Ô noire, ô toute-puissante Imprécation
d'Édipe et de sa race³, un froid cruel enveloppe mon
cœur.*

*J'entonne le chant dû au tombeau, dans un délire de
Thyiade, quand j'apprends*

*quels sanglants cadavres viennent de tomber misé-
rablement. Elle est de sinistre augure, cette rencontre
de lances !*

*Elle a été au but sans défaillance, la parole qui
portait le vœu d'un père.*

*L'indocilité de Laios a prolongé ses effets. Et une
angoisse étreint la ville : les oracles ne s'émeussent
pas !*

*Ah ! lamentables guerriers, vous avez accompli ce
qu'on n'eût osé croire ! Voici donc venus de pitoyables
malheurs, il ne s'agit plus de vains mots !*

On apporte les corps d'Étéocle et de Polynice.

Bien marqué

*Voilà qui parle assez clair : nos yeux voient le récit
du messager. Des deux guerriers, objets de notre double
angoisse, les tristes meurtres fratricides, les deux lots
de douleurs sont donc là, achevés. Que dire ? oui, que
dire, sinon que des souffrances viennent prendre place
au foyer de cette maison ?*

portes de champions aptes à les défendre. Dans l'ensemble, tout va bien à six portes ; mais la septième, c'est l'auguste dieu Septime, sire Apollon, qui se l'est réservée, pour achever sur la race d'Œdipe le châtement de Laïos et de ses erreurs anciennes.

LE CORYPHÉE : Quelle épreuve imprévue est encore le lot de Thèbes ?

LE MESSAGEUR : Thèbes est sauvée, mais les rois frères...

LE CORYPHÉE : Qui ? Que dis-tu ? Je deviens folle d'épouvante.

LE MESSAGEUR : Reprends tes esprits et écoute : la descendance d'Œdipe...

LE CORYPHÉE : Hélas ! infortunée, je puis prédire les maux dont il s'agit.

LE MESSAGEUR : Sans conteste mordant la poussière...

LE CORYPHÉE : Gît sans vie là-bas ?... Ah ! si cruel soit le mot, dis-le.

LE MESSAGEUR : Tant ils se déchiraient de leurs mains fraternelles !

LE CORYPHÉE : Et tant pour l'un et l'autre le dieu était égal. C'est lui seul qui détruit la malheureuse race.

LE MESSAGEUR : Il y a là matière à la joie comme aux pleurs. Thèbes a la victoire ; mais ses rois, ses deux chefs d'armée, se sont partagé tout leur patrimoine avec le fer scythe forgé au marteau et ne posséderont de terre que ce qu'ils en trouveront dans la tombe où les ont précipités les vœux malheureux d'un père !

Il sort.

LE CORYPHÉE. ✕ Ô grand Zeus, ô dieux maîtres de Thèbes, qui avez daigné défendre les remparts de Cadmos !

Entre elle et nous ne s'étend d'autre défense que l'épaisseur d'un médiocre rempart; et j'ai peur que Thèbes ne succombe avec ses rois¹.

Car voici que s'achève le douloureux règlement des imprécations d'autrefois. Les misérables voient les désastres passer à côté d'eux.

Ils doivent au contraire jeter force lest du haut de leur poupe, les mortels entreprenants dont la prospérité s'est démesurément accrue.

Quel homme fut jamais honoré à la fois des dieux assis au foyer de Thèbes et de l'agora populeuse comme était révééré Œdipe, depuis qu'il avait délivré cette terre du monstre qui lui ravissait ses hommes?

Mais, quand il eut, l'infortuné, pris soudain conscience de son malheureux hymen, dans sa douleur impatiente,

dans le délire de son âme, il acheva un double malheur: de sa main parricide, il se sépara de ses yeux — ses yeux plus chers que ses fils!

Et contre ses fils mêmes, indigné de leurs piètres soins², hélas! il lança des imprécations amères:

C'est le fer au poing qu'ils se partageraient ses biens! Et je tremble maintenant qu'elles ne soient réalisées par l'Érinys au jarret souple.

Entre le messager.

LE MESSAGER: Rassurez-vous, ô femmes, trop filles de vos mères: la ville a échappé au joug de l'esclavage; on a vu s'effondrer les vanteries de ces puissants guerriers; Thèbes jouit de l'embellie, avant d'avoir fait eau sous le choc innombrable des vagues. Ses remparts la protègent et nous avons muni nos

- *Douloureusement traitée!*
- *Ah! souffrances!*
- *Ah! misères!*
- *Pour le palais et le pays.*
- *Et aussi pour moi-même.*
- *Ah! roi de douleurs et de plaintes!*
- *Ah! le plus digne objet de toutes les plaintes!*
- *Ah! pauvres égarés d'Até.*
- *Où les mettrons-nous donc en terre?*
- *Où ils trouveront le plus d'honneurs.*
- *Leur misère ira donc reposer près d'un père.*

Le cortège funèbre sort lentement de l'orchestre.

(Toute la scène qui suit a été ajoutée à la pièce d'Eschyle par un poète de la fin du v^e siècle, qui s'est inspiré de l'*Antigone* de Sophocle. Voir *Notice*, p. 135.)

LE HÉRAUT: Je dois proclamer ici ce qu'ont jugé et décrété les commissaires du peuple de la cité cadméeenne. Pour celui-ci, Étéocle, à raison de son dévouement au pays, il a été décrété qu'il serait enseveli en de pieuses funérailles: plein de haine pour nos ennemis, il a voulu mourir dans sa patrie, et, pur à l'égard des temples de nos pères, sans reproche, il est mort où il est beau de mourir pour les jeunes hommes. Voilà ce que, sur lui, j'ai mission de dire. Mais, pour son frère, pour Polynice, dont voici le corps, il sera jeté hors de nos murailles, sans sépulture, en proie aux chiens, puisqu'il eût été le dévastateur du pays cadméen, si un dieu ne s'était pas dressé devant sa lance, à celui-là! Même mort, il gardera sa souillure à l'égard des dieux de nos pères, ces dieux qu'il a outragés en lançant une armée étrangère à la conquête de sa ville. On juge donc qu'il doit être enseveli par les seuls oiseaux de l'air pour en payer l'ignominieuse peine, que nul bras ne le saurait accompagner pour répandre sur lui la terre, ni aucune

— *Et toi victime de tous les maux.*

— *Tu as succombé sous un frère.*

— *Et c'est un frère que tu as tué.*

— *Double chagrin à rappeler.*

— *Double chagrin à regarder¹.*

—
—

Ensemble

— *Ah! Parque, cruelle distributrice de misères! Et toi, ombre puissante d'Edipe! Ah! noire Érinys, tu as prouvé ton pouvoir!*

— *Hélas!*

— *Hélas!*

— *Maux affreux à contempler.*

— *Qu'il m'a fait voir en revenant d'exil.*

— *Même en tuant, il n'a pas retrouvé son pays.*

— *Mais, sitôt de retour, le voici expiré.*

— *Oui, il a expiré.*

— *Mais il a tué celui que voici.*

— *Lamentable à rappeler!*

— *Lamentable à regarder!*

—
—

Ensemble

— *Ah! Parque, cruelle distributrice de misères! Et toi, ombre puissante d'Edipe! Ah! noire Érinys, tu as prouvé ton pouvoir.*

— *Tu sais ce qu'elle est pour l'avoir éprouvée.*

— *Et tu n'as pas tardé, toi, à la connaître.*

— *Du jour où tu es rentré dans ton pays,*

— *Pour y heurter ta javeline à la sienne.*

— *Race douloureuse!*

— *Leur haine a pris fin. Dans la terre trempée de leur sang, leurs vies se sont mélangées : cette fois, ils sont bien de même sang ! Cruel a été l'arbitre de leur débat, l'étranger du Pont, le Fer qui sort aiguisé de la flamme ; cruel, le dur partageur de leur patrimoine, Arès, qui réalise aujourd'hui l'imprécation de leur père.*

— *Ils ont reçu leur lot, les infortunés, leur lot de douleurs choisies par les dieux. Et sous leurs corps demeurera le trésor sans fond de la glèbe.*

— *Hélas sur vous qui avez à votre race apporté ce couronnement de souffrances ! Enfin, les Imprécations ont poussé la clameur aiguë du triomphe : la race a pris la fuite dans une déroute totale. Le trophée d'Até se dresse à la porte où ils se frappaient tout à l'heure, et, sur sa double victoire, le Ciel s'est arrêté.*

Le cortège funèbre s'organise, puis s'ébranle.

Animé

- *Frappé, tu as frappé¹.*
- *Et toi, tu es mort après avoir tué.*
- *Ta lance a tué.*
- *Une lance l'a tué.*
- *Tu as créé des douleurs.*
- *Tu as subi des douleurs.*
- *Larmes, coulez.*
- *Éclatez, sanglots.*
- *Te voilà gisant.*
- *Après avoir tué.*
- *Hélas !*
- *Hélas !*
- *Mon âme est pleine de sanglots fous.*
- *Au fond de moi mon cœur gémit.*
- *Hélas ! digne objet de toutes les larmes.*

une fureur indicible et par l'esprit de discorde issu de l'imprécation paternelle.

— *Un gémissement court à travers la cité. Nos remparts gémissent. Le sol gémit sur ces hommes qu'il aimait. Elles resteront aux générations suivantes¹, ces richesses grâce auxquelles — ah! triste sort! — grâce auxquelles sont venus à eux et la querelle et son mortel dénouement.*

— *Dans la violence de leurs cœurs, ils se sont partagé leur patrimoine à parts strictement égales. Mais au médiateur² les leurs ont bien quelque reproche à faire: Arès manque de douceur!*

Élargi

— *Le fer tranchant a fait d'eux ce que vous voyez. Et le fer tranchant leur a préparé — quoi? me dirait-on — leurs parts du tombeau paternel.*

Le thrène de leur maison³ les escorte, bruyant, déchirant, gémissant sur soi et souffrant pour soi, désolé, rebelle à la joie, tirant des larmes sincères de mon cœur, qui se consume en sanglots pour ces deux rois.

— *Et sur ces infortunés on a droit de proclamer qu'ils ont ensemble et parmi leurs concitoyens et dans tous les rangs ennemis fait grand carnage au combat.*

— *Ah! malheureuse, celle qui les enfanta, entre toutes les femmes qui sont appelées mères! Elle les a conçus d'un fils dont elle avait fait son époux, et voilà comment ils ont fini tous deux sous les coups réciproques de leurs bras de frères!*

— *Frères, oui, jusque dans l'anéantissement, grâce à un partage de haine, à une lutte de fureur, où s'achève leur querelle!*

lamentation l'honorer de ses chants aigus, mais qu'il se doit voir, au contraire, ignominieusement privé du cortège de ses proches. Ainsi l'a décrété ce nouveau pouvoir cadméen.

ANTIGONE : Et je déclare, moi, aux chefs des Cadméens : si personne ne veut aider à l'ensevelir, c'est moi qui l'ensevelirai. Je saurai affronter un péril pour enterrer un frère, sans rougir d'être ainsi indocile et rebelle à ma ville. C'est un lien étrangement fort que d'être sortis des mêmes entrailles, enfants d'une mère misérable et d'un père infortuné. Aussi, prends ta part de ses maux, mon âme — volontairement, pour qui est sans vouloir, vivante, pour qui est mort — avec un courage de sœur ! Ces chairs-là, non, les loups au ventre creux ne s'en repaîtront pas : que personne ne se l'imagine ! Des funérailles, un tombeau, toute femme que je suis, je saurai lui en trouver, dussé-je les lui apporter dans un pli de ma robe de lin¹ et seule recouvrir le corps. Et que personne n'aille décréter le contraire : mon audace saura trouver des moyens d'agir.

LE HÉRAUT : Je t'engage à ne pas être ainsi rebelle à ta cité.

ANTIGONE : Je t'engage, moi, à ne pas m'adresser de sommations vaines.

LE HÉRAUT : Un peuple est cruel, qui vient d'échapper au désastre.

ANTIGONE : Cruel à ta guise ! Celui-ci ne restera pas sans tombeau.

LE HÉRAUT : Feras-tu l'honneur d'une tombe à celui que ton pays abhorre ?

ANTIGONE : Sa part d'honneur les dieux déjà ne la lui ont-ils donc pas faite ?

LE HÉRAUT : Oui, du jour qu'il a mis sa cité en péril.

ANTIGONE : À des affronts il répondait par des affronts.

LE HÉRAUT : En se vengeant sur tous de la faute d'un seul!

ANTIGONE : La dispute est la dernière des déesses à clore son propos. C'est moi qui l'ensevelirai : épargne-toi de longs discours.

LE HÉRAUT : Suis seule tes desseins : moi, je te l'interdis.

Il sort.

X LE CORYPHÉE : Hélas ! hélas ! altières destructrices des races, Kères Érinées, vous qui avez ainsi anéanti jusque dans ses racines la race d'Œdipe, que vais-je devenir ? Que dois-je faire ? À quoi me résoudre ? Saurai-je renoncer à te pleurer, à t'escorter jusqu'au tombeau ?

Mais j'ai peur aussi et je veux détourner la terreur que m'inspire la cité. Pourtant, tu aurais, toi, d'innombrables pleureuses, tandis que celui-ci irait, infortuné, sans lamentation, suivi du seul thrène d'une sœur éplorée : qui le pourrait croire ?

LE CHEF DU PREMIER DEMI-CHŒUR : Que la ville frappe ou non ceux qui pleurent Polynice,

nous irons, nous ; à ses funérailles nous serons et ferons cortège. Il s'agit d'un deuil commun à la race tout entière, et ce que l'État recommande comme le droit, tantôt c'est ceci et tantôt cela !

LE CHEF DU SECOND DEMI-CHŒUR : Nous, nous suivrons celui-là, comme l'État et le Droit à la fois nous le recommandent.

Après les Bienheureux et la force de Zeus, c'est à lui que la ville des Cadméens doit de n'avoir point été sous le flot étranger renversée et submergée sans merci.

